

127 - 1987

# Des jeunes en train

Jean Debruyne

De prendre le train aujourd'hui ne devrait pourtant plus faire crier à l'événement.  
On ne parle jamais tant des trains  
que pour leurs jours de grèves ou pour leurs déraillements.  
Celui-là fit beaucoup parler, autant après qu'avant, et ce n'était pas un accident.  
Sorti de la banalité, ce train était spécial,  
ce qui lui permettait d'emprunter les détours  
et d'aller battre les campagnes en s'en donnant le temps.  
Il passait par où les autres trains ne s'arrêtent jamais.  
Surtout ce qui changeait tout : c'était un train de jeunes.

Ils étaient six cents jeunes, mais se sont retrouvés sept cents.  
L'âge moyen était plus proche de 16 que de 20.  
Ils arrivaient des lycées techniques, des LEP, ils venaient en groupes d'aumôneries,  
ils étaient de secteurs animés par la Mission de France,  
ils étaient de mouvements, des scouts ou des guides,  
ou ils n'étaient de rien du tout,  
deux ou trois venus en copains, simplement pour voir.

## **Partir**

Le train roulait, cela tous les trains le font ;  
mais ce train là bougeait en plus, on n'y restait pas consigné à une place.  
Personne ne vous regardait de travers en vous disant : « ici c'est ma place ! »  
Le train était aménagé pour qu'on y bouge.  
Trois voitures au moins étaient débarrassées de leurs sièges  
pour qu'on puisse s'y asseoir par terre.

On y allait, on y venait ;  
le train était en mouvement autant que le mouvement était en train.  
On n'arrêtait pas de bouger.  
Il y avait une place libre : on s'arrêtait et on discutait.  
Ceux-ci d'ailleurs, dans un compartiment, avaient dressé une tente de nomades  
où ils servaient le thé à la menthe.  
Chaque demi-journée, s'ouvraient les tables rondes avec des journalistes,  
des spécialistes, des professionnels, des éducateurs, des chercheurs...  
Elias Chacour, ce prêtre catholique de religion, melchite de rite,  
palestinien de peuple et israélien de nationalité...

Ici, s'était ouvert un atelier de peinture dressant des fresques et des banderoles.  
Là, un atelier de masques ; ailleurs, du grimage.  
Voici la sono, voilà la vidéo,  
le microordinateur calé dans l'office de ce qui devrait être un wagon restaurant,  
la photocopieuse un peu plus loin.  
Ça n'arrêtait pas de bouger.

Ça remuait.  
Mais ça ne remuait pas seulement dans les couloirs, dans les compartiments,  
dans les soufflets... ça remuait dans le cœur.  
Nous étions dans le train, mais c'était la joie qui était en train.  
Nous étions loin de la peur du changement.  
Ici le changement était rassurant parce qu'il était la vie.  
« Ça bouge et moi j'aime »...

La dernière voiture du train était panoramique.  
C'était un lieu de prière et de silence.  
On y lisait la Bible non seulement avec ferveur mais aussi avec intelligence.  
Ici la piété n'était pas un alibi ni le masque d'une incompétence.

Ça bougeait, ça remuait, ça allait et ça venait.  
Il ne s'agissait pas d'arriver mais de partir.  
Tout le monde le disait et c'est arrivé :  
« La chose est sûre : on ne reviendra jamais comme on est parti »...  
Le seul endroit qu'il fallait atteindre, c'est sa « tête ».  
Il fallait bouger et se bouger.  
C'est le mouvement qui commandait,  
non seulement les paysages par la fenêtre qui agitaient les branches,  
mais les paysages intérieurs, ce mouvement sans arrêt.

Bergson qui n'était pas de cette génération l'avait pourtant déjà annoncé lorsqu'il avait écrit :

« L'élément stable du christianisme c'est l'ordre de ne s'arrêter jamais... »  
Tout le monde voudrait que l'ordre règne, il ne peut que bouger.  
L'homme est toujours en avant de lui-même !

## **Jeunes**

Ce train était bien celui « des jeunes », mais non pas de la jeunesse.  
La jeunesse n'existe plus que sur les en-têtes de quelques secrétariats d'état.  
Elle a dû mourir avec le patriotisme.  
A force de les sacrifier sur les autels de la patrie, il n'y a plus eu de jeunesse.  
Il n'y a plus que des jeunes.  
Tant pis pour ceux qui voudraient tout savoir sur la jeunesse.  
Ce n'est d'ailleurs que rarement une curiosité gratuite.  
Les questions sur la jeunesse sont toujours des questions sur nous-mêmes,  
non pas tant sans doute sur notre propre jeunesse  
que pour tenter de nous rassurer en face de celle qui monte.  
Suis-je si loin d'eux qu'on veut bien le dire ?  
Sont-ils devenus si étrangers que je ne suis plus pour eux qu'un étranger ?  
Mais il n'y a plus de jeunesse...  
C'est à dire qu'il n'y a plus de réponse à la question posée.  
Il n'y a plus que des jeunes.  
C'est à dire qu'il n'y a plus que des questions, il n'y a plus que des personnes.  
Tout est là.

Ils ne demandent rien d'autre qu'à exister, à être reconnus comme des personnes.  
Ce qu'ils quêtent partout sans jamais le trouver, le train le leur a permis.  
Ils ont été pris au sérieux. Ils ont été écoutés.  
Personne ne leur a dit : « Tu verras plus tard » ou « Quand tu auras mon âge »  
ou « Passe ton bac d'abord et après on verra... »  
Là, ils ont vécu une expérience très forte de rencontre et de communication.  
A chaque étape ils se sont sentis attendus. Plus, ils étaient désirés.

Depuis des mois l'événement avait fait son chemin.  
Ici un cardinal en personne, là le maire, ailleurs le conseiller général.  
Ici c'est un spectacle, là un repas :  
« Je n'en revenais pas que le repas ait été préparé comme cela ! »

Des adultes qui n'étaient ni des maîtres ni des chiffons, mais des partenaires.  
Le train est devenu un lieu pour se parler entre jeunes et adultes.  
Il n'y avait pas de donneurs de leçons  
ni de marchands de « tu devrais » ou « tu n'as qu'à ».  
Chacun ici était libre. Libre de choisir ce qu'il avait envie de faire.  
Tout le monde pouvait parler à tout le monde parce qu'ici chacun avait un visage.  
D'habitude on parle à des murs,  
à des gens qui font la tête, à des façades, à des portraits sans expressions.  
Ici des visages étaient nés...  
Le train leur a fait franchir la frontière de l'indifférence.

## ***Pauvres***

Ils sont fragiles.  
C'est leur grandeur, c'est aussi leur détresse.  
Tout les menace.  
Ils sont toujours à visages découverts  
et le sont encore plus quand ils sont peints, grimés ou teints.  
Ils respirent le rythme, boivent la musique, plongent dans le rock,  
communient aux battements des mains, sont soulevés par la batterie...  
Tout est dans l'immédiat.  
  
L'éternité ne peut être qu'immédiate ou elle n'existe pas.  
Ils aiment détourner les slogans de la publicité,  
preuve qu'elle parle bien leur langue et les atteint de plein fouet.  
Ils réclament l'indépendance mais ont du mal à lâcher le walkman,  
ils sont livrés à la magie de tous les manipulateurs.  
C'est merveilleux parce qu'ils sont toujours prêts à partir...  
Mais ils partent au quart de tour,  
ils partent d'abord, ils s'interrogent ensuite.  
C'est l'ambiance qu'ils applaudissent. Ils se repèrent sur ce qu'ils sentent.  
Ils sont fragiles parce qu'ils sont déjà blessés par la vie.  
Le chômage les guette. L'échec scolaire les assiège.  
Les ruptures familiales les ont cassés.  
Certains se sont sentis exclus par le racisme.  
Tous par rapport à notre société se sentent menacés d'être des exclus.  
Exclus des diplômes ou du travail, exclus du « look » ou de l'argent,  
exclus de la réussite ou des décisions.

De toutes les façons ils sont exclus du pouvoir, exclus de la responsabilité.  
Les jeunes n'ont pas droit à la part de gâteau.

La stratégie sociale est de retarder le plus possible leur entrée.

Les sociologues en ont fait des inactifs

et l'on souhaiterait volontiers qu'ils le restent le plus longtemps possible.

C'est dommage, pour ceux là, que les jeunes poussent tout seul !

Pour pousser ils sont obligés de nous pousser dehors.

Privés de responsabilités, les jeunes n'ont en somme que celles de leurs langages.

Ils les assument magnifiquement.

N'ayant pas droit d'être responsables,

ils se sont accordé le droit de ne pas parler comme tout le monde,

et de ne pas s'habiller comme tout le monde.

Ils sont responsables de leurs rites, de leurs signes et de leurs liturgies.

C'est un terrain dont les adultes (mais qui l'est ?) ne sont pas parvenus à les déloger !

La menace, c'est que la société les rejette entre eux.

Elle les coince dans des ghettos.

Ils n'ont pas droit à l'existence comme personnes.

Ce sont toujours les parents qui signent. Ils sont les jeunes...

Dans les discours officiels ils sont l'avenir,

dans le discours quotidien ils ont le droit d'apprendre le métier de chômeur.

Certains sortaient de prison.

La société est ainsi faite qu'elle ne se rend pas compte  
qu'elle a ouvert là une nouvelle filière.

La prison aussi peut devenir une carrière.

Aller en prison, c'est une manière d'acquérir un statut que la société vous refuse.

Les « flics » sont bien forcés de nous reconnaître.

Etre condamné, c'est être reconnu.

Le juge est bien obligé de vous appeler par votre nom.

La société croit les mettre en prison pour leur faire payer une dette,  
en fait c'est en prison qu'ils existent.

Là au moins ils sont chez eux.

La prison les valorise.

La société pense les punir, elle les récompense.

Elle leur accorde une qualification. Ils sont gradés.

Aux yeux de leur monde, celui qui est sur le trottoir d'en face,

avoir fait de la prison c'est passer en première division au championnat.

Mais ne nous y trompons pas !

Ils ne vont pas en prison comme en vacances.

Ils s'en moquent, mais ils en sont abîmés.

On ne joue pas avec la solitude !

Devenir un marginal coûte toujours très cher.

En prison il n'y a pas de place pour l'Homme.

Plus elle est perfectionnée, plus elle est moderne,

plus la prison affine la mort lente.

Il n'y a pas de tortures, il n'y a que des torturés.

Dans le train, la génération des vingt-cinq trente ans n'a pas craint de se mouiller.

Pour beaucoup de ces jeunes de seize dix-sept ans,

c'était sans doute la première fois qu'ils abordaient cette race de gens:

De jeunes adultes avec qui parler. De jeunes adultes pour comprendre.

Ils n'étaient ni des conseillers, ni des orienteurs professionnels,

ni des professeurs ou des juges,

ils étaient des témoins.

Un forum spontané a été provoqué par « les relations garçons-filles ».

La voiture était pleine à craquer.

Ceux qui n'ont plus à défendre que des principes

se seraient sans doute sentis complètement largués.

Heureusement il y avait des témoins capables de dire « Je »

dans leur façon de raconter leur propre vie de couple.

Ils parlaient en chrétiens, et non pas en théologiens ou en moralistes.

Les gens qui causent dans les livres

et signent des déclarations officielles sur la sexualité

n'ont sans doute pas compris grand chose au désarroi.

Ils savent, mais ce qu'ils savent n'a plus grand chose à faire à l'affaire.

Ils savent tout sur l'art de conduire convenablement les automobiles à pétrole,

mais les jeunes sont confrontés au pilotage des fusées.

Le reproche qui peut être fait aux moralistes et aux théologiens,

ce n'est pas tant d'être sévères ou rigoristes, c'est leur fonction,

mais c'est de ne pas se laisser questionner par la réalité.

Les moralistes ne savent pas encore qu'ils sont des privilégiés

et qu'ils parlent comme tels.

Ces jeunes sont exposés.

La théologie ne sait rien de la détresse. La morale n'entend rien aux blessures.

Ils sont malades de tendresse  
et n'ont pas le moyen d'en faire le langage de leur sexualité !  
Ils sont en miettes.  
En retardant leurs possibles responsabilités, nous avons retardé leur affectivité.  
Nous les avons sur-informés, mais avons oublié de les concerner.  
Les permissivités aujourd'hui sont sans doute moins un laisser-aller  
qu'un système de formation commerciale.  
Ces jeunes sont un marché.  
Pouvons-nous à la fois tout mettre en œuvre pour les séduire  
et leur reprocher en même temps de se faire avoir.  
Suffit-il alors d'ajouter un discours moral,  
tout en continuant à pousser à la consommation ?

Comment ces jeunes seraient-ils heureux ?  
Une chose est possible en tout cas et je l'ai vu,  
c'est lorsque des jeunes de vingt-cinq trente-cinq ans se lèvent et témoignent :  
« Voilà, moi, comment j'aime !... »  
Ceux-là, plus que d'autres sans doute, sont capables de faire naître la lumière.  
La sexualité des jeunes n'est pas dévoyée, elle est déserte.  
Trop souvent elle n'est qu'une solitude à deux.  
Aujourd'hui, les jeunes aussi sont des pauvres.  
Ils sont moins menacés par le sida que par l'exclusion.  
Demain nous arriverons à guérir le sida  
comme la tuberculose, la lèpre ou le choléra ont été vaincus.  
Mais qui guérira de l'exclusion ?  
L'exclus ne se guérit que par le cœur.  
Sommes-nous prêts à y mettre le prix ?  
C'est le prix de l'Amour.  
C'est une société tout entière qui doit se réconcilier avec sa jeunesse.

### ***Et Dieu là-dedans ?***

Dieu était là.  
Il était là-dedans, justement, et pour une fois pas en plus ou à côté.  
Dieu était là et il était celui qui était là.  
Présence à tout et présent à tous.  
Non plus un œil et un carnet scolaire, mais l'un d'eux.  
Dieu était l'un d'eux sans pour autant qu'il ait jamais cessé d'être Dieu.

Il n'y avait pas un temps pour Dieu, mais Dieu était dans le temps.  
Dieu ne venait pas avant ou après pour donner un sens, Dieu était le sens.  
Bien sûr, à tout cela les tristes gens haussent les épaules :  
« Tout cela, nous le savions déjà ! »  
Oui, mais nous, nous l'avons vu et nous en sommes témoins !  
Ce n'est plus à savoir, c'est à voir.  
et c'est en train !

*Ce texte de Jean Debruyne est paru dans la revue « Alliances » de novembre-décembre 1987 - N° 54.*



# Spiritualité

## des prêtres ouvriers

### des Bâtiments et des Travaux publics (B.T.P.)

**mosaïque de textes composée par Albert Grimaux**

Dans sa lettre du 21 septembre 1981, François FRETILLIERE, évêque de Créteil, qui a suivi l'itinéraire de l'équipe B.T.P., fait une requête à cette équipe en ces termes :

*« Etant donné votre vie tout à fait marquée par votre présence au sein de groupes d'immigrés importants, et marquée aussi par une sorte de « transhumance » continue, j'ai-*

---

\* Le Père Frétellière, qui a passé dix jours en Egypte avec un des prêtres des B.T.P., travaillant à la construction du métro du Caire, a pris personnellement l'initiative de communiquer ce texte aux évêques de la Conférence épiscopale, lors de la préparation de Lourdes 87. Dans une lettre d'accompagnement il signalait :

« Ce petit dossier m'a été remis ces jours-ci. Il n'est pas destiné à être publié, ce qui explique son style et sa forme. Mais sa lecture m'a impressionné. Je connais ces prêtres : tout ici sonne juste. Ces textes ont la force d'un témoignage qui coûte cher. J'estime ne pas devoir garder pour moi la richesse d'un tel partage. Ces pages se lisent facilement... c'est une vraie lecture spirituelle dont les thèmes rejoignent tout à fait plusieurs des préoccupations de notre Conférence épiscopale (les plus pauvres, les émigrés, le ministère des prêtres...) ».

Dans son premier numéro de 1988, la L.A.C. publiera la seconde partie de ce document.

*merais que vous approfondissiez ce qu'au plan spirituel et aussi au plan de l'évangélisation, vous découvriez d'important dans la ligne de ce que nous dit la Bible sur la valeur d'éducation de la foi, de l'exode, du pèlerinage, du dépaysement, de la présence du petit reste au milieu d'un monde païen...*

*Je suis persuadé qu'il y a une sorte de spiritualité et de grâce propre attachée à ces migrations continues... même si c'est difficile ». \**

Le travail de relecture des archives de l'équipe et la récolte que j'en retire voudraient apporter des embryons de réponse à la question posée. Avant d'illustrer les différentes facettes de ce capital spirituel, je tenterai de dégager quelques constantes ou quelques caractéristiques.

Tout d'abord, il s'agit bien de s'entendre sur les mots. Ici, nous n'évoquons que ce qui transparaît à travers les actes et les comportements de ce qu'on appelé les motivations profondes, les références ultimes, les lignes de force : tout le domaine du jardin secret que chacun cultive et entretient dans son cheminement d'homme et de croyant. Vu sous cet angle, il n'est pas exagéré de parler de **mystique**, c'est-à-dire d'éléments de l'existence humaine inaccessibles à la pure raison.

Précisons que cette spiritualité n'est pas « signée » ; elle n'a pas le label d'un fondateur ou d'un saint, c'est-à-dire de quelqu'un qui, dans une période donnée, face à ces problèmes particuliers, met au jour une grâce évangélique, un charisme, un don particulier. Je mentionne cela car, étant donné les membres de cette équipe, on aurait pu imaginer qu'elle soit tributaire, dans ses références profondes, de personnalités qui ont marqué la vie de l'Eglise, telles que Chevrier ou Thérèse de Lisieux.

Cette spiritualité n'est pas non plus théorique. Je veux dire par là qu'elle ne fait pas appel à des réflexions abstraites, à des considérations théoriques. Le langage utilisé est concret, ce qui n'est pas le cas quand l'équipe fait de la théologie ou de l'ecclésiologie sur des sujets comme « Nouvelles expressions de la Foi », « Parole ruminée, parole risquée », « Lieux d'église », « Ministère de prêtre-ouvrier ». Encore qu'à propos de ce registre, on fait une place particulière au « ministère de contemplation ».

### **Un ministère de contemplation...**

Tel est aussi notre ministère de prêtres-ouvriers. Nos copains de boulot tiennent « debout » par eux-mêmes. Les organisations de la classe ouvrière portent un PROJET D'HUMANITE qui a un sens par lui-même. Notre ministère est de CONTEMPLER, par la FOI, l'ESPRIT de Dieu dans le projet des autres. Aucun projet ne peut être identifié au projet de salut, donné en Jésus Christ. Mais tout projet d'homme nous dit quelque chose du projet de Jésus Christ. (Lettre aux Communautés - N° 91 - Nov. Déc. 81).

Oui, les considérations à l'égard de cette nappé phréatique qui sous-tend toute démarche, sont très enracinées dans le terreau humain. Elles sont très charnelles, très concrètes, « Nous n'avons, disent-ils que la médiation des choses humaines pour exprimer l'illumination de l'Évangile » (LAC, id.).

Ces hommes des B.T.P. font, pour leur part, la renommée des techniques françaises. Ils ont amélioré les conditions de vie de la population française : le parc immobilier d'avant-guerre, qui était à l'état de taudis, s'est enrichi — pour l'ensemble des français — de logements salubres et confortables. L'homme d'affaires abandonne Air-Inter pour le T.G.V. Paris-Lyon. Les estivants qui rejoignent la Côte d'Azur empruntent les autoroutes avec toutes leurs infrastructures et leur bretelles de raccordements. Le provincial venant dans la capitale s'émerveille devant le Manhattan parisien qu'est la Défense. Tous, nous bénéficions de l'indépendance énergétique par les sites nucléaires qui fournissent 60 % de la consommation électrique. On peut être fier de ces prouesses techniques qui, maintenant, participent à l'équilibre de la balance des paiements.

Mais on ignore les coulisses de l'exploit. On méconnaît le poids de souffrances, de peines et de sang, que ces travaux ont exigé :

« Sur les chantiers, peut-être un peu plus qu'ailleurs, les travailleurs sont à la merci de l'exploitation capitaliste.

Ils sont affrontés à une direction d'entreprise dont l'univers se referme sur un seul objectif : couler le maximum de mètres cubes de béton, dans les délais les plus brefs.

Dans quelques mois, ce sera la fin du chantier avec son déluge de licenciements. Pour la direction, ce sera le moment de trier les brebis galeuses du troupeau. En fait ce sera la période où, à la satisfaction de certains, se réalisera ce fameux dicton : la vengeance est un plat qui se mange froid. Nous sommes tous des licenciés en sursis ; et voici les premiers qui auront le privilège d'être rejetés : ceux que l'on prétend non rentables dans le travail, celui qui a reçu une lettre d'avertissement suite à une altercation avec son chef, celui qui a eu le malheur de se trouver face à face avec son patron lors d'une grève ; finalement tous ceux dont la tête ne revient pas pour avoir essayé de sauvegarder un peu de dignité. A mesure que la fin de chantier approche, la liste des licenciés s'allonge, au point qu'il faudrait conclure que les travaux ont été effectués avec des ouvriers incompétents.

Les périodes d'hiver sont les plus pénibles à cause du froid, de la pluie, du vent glacial qui traverse les vêtements. Avec ces handicaps climatiques, c'est la saison où la fréquence des accidents graves augmente. Pas un chantier ne se termine sans laisser derrière lui des veuves, des orphelins, des handicapés du travail. Toujours, les accidents sont la conséquence d'une imprudence ou d'un non-respect de la sécurité. Les victimes du travail sont la mauvaise conscience de tout le chantier.

Comme pour s'excuser d'avoir émis une fausse note, ceux-là semblent se retirer sur la pointe des pieds, coupables d'avoir enrayé, pour un instant, l'engrenage implacable de la production à tout prix. Très vite, ils plongent dans l'anonymat et disparaissent des mémoires ». (LAC, n° 73, 1979).

**Dans la fidélité au réel, « faire mystère » :**

« A travers un partage réciproque, le quotidien devient interrogation, appel de l'Esprit dont les chemins sont paradoxaux, surprenants parfois. En effet, partir sur les chantiers c'était, pour nous, aller à la rencontre de ce Dieu, ami des laissés pour compte, qui a marché avec les pauvres de Yahwé au désert ». (LAC, id.).

Autrefois, la mission consistait à proposer Jésus Christ dans des milieux non christianisés. Cette présentation du christianisme se faisait évidemment à l'aide d'une culture porteuse, celle de l'Occident. Aujourd'hui, la démarche missionnaire est de découvrir, avec les milieux à évangéliser, la présence du Seigneur qui agit par son Esprit. Et bien souvent, les premiers évangélisés sont justement ceux qui sont animés par la Bonne Nouvelle. Ils doivent réinterpréter le message évangélique dans une mentalité, dans une culture, dans des comportements nouveaux. Ils sont donc appelés à un **mouvement de conversion**.

« Autant la prudence s'impose si l'on ne veut pas plaquer le sens de Dieu, artificiellement, sur la vie et les attitudes d'hommes qui ne peuvent en parler, et manquer ainsi au respect des consciences, autant notre propre conversion nous permet de lire la sollicitation de Dieu dans leur vie, et d'en témoigner.

Dans nos échanges, bien des expressions manifestent cette acuité de la lecture de foi : « La colère des exploités parle de la présence de Dieu ». « Quand des cris de colère sont refus de quelque chose de pas vrai, il y a quelque chose qui va dans le sens de Dieu » ; « C'est ça l'expérience de Dieu, et qui fait que la vie de tout homme me renvoie à Dieu » ; « Une action efficace de libération, une prise de conscience de ce vécu et dans cette prise de conscience la **perception** d'une interpellation de Quelqu'un d'autre qui nous parle et nous bouscule ».

Ce qu'il faut simplement bien voir, c'est qu'une telle perception ne s'impose pas, elle est affaire de liberté, de notre propre liberté animée par la foi. Affaire alors de subjectivité, dirait-on ? Oui, mais subjectivité ne veut pas forcément dire illusion ou manque de vérité, quand la subjectivité accepte le passage au crible de la prière, de la contemplation, de la lecture biblique, de la confrontation avec les autres, et du risque du témoignage là où la foi ne parle pas encore. Dieu parle à qui veut bien l'entendre. La lecture de foi ne dispose pas de garanties tangibles et repérables ; elle s'éprouve dans nos démarches de liberté, nourries de prière et de Bible, et confrontées les unes aux autres ». (Avril 1978).

Ce décentrement du regard et des préoccupations ouvre une voie, une richesse non explorée. Le rapport à Dieu ne s'enferme pas dans un schéma, il s'enracine dans l'expérience de notre condition d'homme, éprouvée comme une question, un mystère, une ouverture difficilement cernable. Les gestes humains qui orientent vers Dieu ne sont pas des gestes dont nous pouvons disposer : ils sont marqués du signe du **risque**, ils ont **quelque chose d'imprévisible**, qui s'inscrit pourtant dans notre histoire, en nous indiquant la voie d'une découverte, la vie d'une révélation. Ces gestes ont bien quelque chose à voir avec les gestes quotidiens qui disent la dignité, la fraternité, la liberté, dans le travail de nos chantiers. Quand l'homme est humain dans ses gestes il semble bien indiquer **qu'il n'est lui-même qu'au delà de lui-même** : orienté vers un mystère de lui-même qu'il ne peut saisir, orienté vers les « autres », orienté vers « un Autre »...

Percevoir l'invisible, aller au-delà des apparences, découvrir la face cachée, ce sont là des démarches évangéliques. L'Évangile ne fait pas partie de la panoplie des sciences humaines ; et pourtant, il nous révèle l'homme véritable...

« Dans ces moments-clés de la vie d'un chantier, nous recommençons à apprécier l'homme, dans son mystère, dans ce qu'il porte au plus profond de lui-même. Notre regard se surprend à percer le brouillard des apparences comme le Christ a su si bien le faire lorsqu'il s'est invité chez Zachée, le publicain, ou lorsqu'il a rencontré la Samaritaine, ou Marie Magdeleine, la prostituée. Nous apprenons à regarder au-delà du masque que notre société et nous-mêmes avons l'habitude de jeter sur ces visages parce qu'on ne veut pas entendre leurs questions. Nos jugements de valeur, notre complexe de supériorité d'hommes civilisés, notre morale très cadrée, sont de bien peu de poids devant le visage triste de l'Étranger, presque sa vie entière séparé de sa femme, de sa terre natale, loin de ses enfants qui grandissent sans lui, ou bien de cet autre, malade d'un ulcère à l'estomac parce qu'il ne supporte plus la fatalité du déracinement ».

### **Une spiritualité nourrie de la Tradition**

Si, comme nous l'avons remarqué, cette spiritualité des prêtres dans les B.T.P. ne puise pas dans le vivrier de l'agiographie, par contre elle se nourrit de la tradition biblique. Elle s'inspire, soit de la fougue du prophète, soit de la patience du veilleur.

« Un grand ingénieur, tout propre et désolé, est venu me questionner en plein vacarme du chantier : « Mon Père, que faites-vous là ? ». D'autres plus simples me disent : « Pourquoi tu n'es pas marié ? Est-ce que tu fais la messe ? ». Autant de questions qui souvent cachent : dis-nous ta foi. Je pense à Jean Baptiste qui a eu beaucoup de ces visites. Pas question de se comparer à un prophète, encore moins au plus grand ; mais je l'aime avec son langage de Travaux publics : aplanissez les collines, tracez une route droite pour le Seigneur. Il y a un peu de Jean Baptiste dans nos vies de prêtres-ouvriers. On est des **prêtres de l'Avent**.

Nous sommes aussi des **veilleurs** : attentifs aux chrétiens possibles parmi les 3.000 ouvriers du chantier, attentifs encore à ce qui est bonne nouvelle pour ce peuple, aux gestes et aux paroles d'hommes qui évoquent étrangement des paroles et des gestes de prophètes ou de Jésus Lui-même. Pas question de s'approprier et de dire "chrétiens" ces gestes de fraternité, de dévouement ou de pardon ; ou ces paroles de vérité et de dignité, ces révoltes spontanées de tout un chantier devant l'injustice criante ; mais simplement de les méditer, d'abord pour rendre honneur à l'homme, se réjouir de sa grandeur et puis, sachant que le vent souffle où il veut, essayer de repérer les **routes humaines** qui pourraient devenir un jour **routes d'Emmaüs**.

On veut parfois nous comparer à des moines : j'en suis heureux, car ils sont indispensables à l'Eglise, et même à la terre des hommes. Comme eux, nous nous levons à 3 heures du matin, nous revêtons la coule de ciré jaune, et allons-y pour pluies et vents, bénissez le Seigneur, et vous les enfants des hommes, les prêtres du Seigneur ! Je crois qu'en tout prêtre il y a un moine qui sommeille : cette soif de prière que l'action risque sans cesse de tromper. Alors, dans le calme d'avant l'aube, je lance des litanies au rythme de ma pompe à béton. La vie est bourrée de Dieu et la prière éclate comme la colère à cause du mépris des hommes : **Rompre les chaînes injustes, ne pas te dérober devant celui qui est ta propre chair... Alors ta lumière poindra comme l'aurore (Isaïe).**

Mais nous ne sommes pas des moines. Nous sommes prêtres au même titre que les autres, c'est-à-dire voués à un peuple, responsables de la foi et fondateurs de l'Eglise, en collaboration avec les évêques ». (P. Juillet 79).

## ***Les inutilités***

*« Nous voilà redevenus des chercheurs de Dieu. Et comme pour la plupart de nos camarades français, c'est une question sans intérêt, pourquoi persistons-nous à vivre là ? Car c'est bien la questions d'une partie de l'Eglise. Pas de sacrement, pas de lien évident avec l'Eglise, pas de territoire comme point d'attache, vous ne servez à rien.*

*Servir à Rien ! Serions-nous devenus plus proches de l'évangile qui nous invite à méditer : « Quand vous aurez tout fait ce que vous avez à faire, dites vous : nous sommes des serviteurs inutiles ». Si seulement c'était vrai !*

*Qu'est-ce que l'efficacité du ministère, mesurée à l'aune de notre système métrique ou aux critères de notre société de profits ?*

*Quelle a été, de son vivant, l'efficacité du Père de Foucauld ? Ou celle de Thérèse de Lisieux ? Et l'Eglise pourtant l'a proclamée patronne des missions ». (J.C. juin 87).*

Ces prêtres, partis sur les grands chantiers en 1972, renouvelaient une expérience missionnaire d'avant l'arrêt des P.O., en mars 1954. Cette première initiative avait été surtout orientée vers les travaux des barrages hydrauliques... Cette seconde aventure humaine et spirituelle est entreprise pour une équipe nationale de prêtres du Prado et de la Mission de France. Malgré le dynamisme et le courage de ces hommes, les premières années furent à la fois exaltantes et difficiles. Temps d'initiation à la vie rude des chantiers et des cantonnements, temps de maturation d'un projet audacieux, temps de méditation silencieuse au contact de ces travailleurs deshumanisés par l'exploitation du système capitaliste. « Ici, disent-ils, nous rencontrons le Fils de Dieu bafoué, dont le visage n'a plus visage humain ». Voici comment ils découvrent cette situation où **tout semblait fini et bouché** :

« Apparemment, rien ne nous avait préparés à cette vie itinérante. D'origine rurale pour la plupart, nous avons fait partie d'une équipe territoriale où nous avons des responsabilités paroissiales tout en exerçant un travail à mi-temps. Partir sur les chantiers, c'était, pour nous, faire le choix de vivre avec ceux qu'on oublie, les laissés pour compte de notre société, formés en particulier par cette main-d'œuvre étrangère qui habitent les Algécos ou les foyers Sonacotra. Nous sommes entrés dans ce monde bigarré un peu avec l'enthousiasme des pionniers au seuil d'une nouvelle aventure. Consciemment, nous avons largué les amarres pour **partir vers l'inconnu** qui s'avérait, au premier abord, prometteur.

Rapidement, il fallut convenir que le chemin était long et rocailleux. La solitude des foyers Sonacotra, la rupture avec les amitiés que nous avons tissées ailleurs, les dures conditions de travail, le mépris de nos compétences professionnelles et humaines, ont fait que les projets que nous avions échafaudés étaient quelque peu compromis. De plus, nos manières de voir Jésus Christ s'étaient trop étriquées, étrangères au monde des chantiers ; les mots pour dire notre foi se sont trouvés vides de sens, la prière devenait silence.

Il n'y a pas de doute : il nous fallait jeter du lest. Nos bagages étaient trop encombrants. Devenir perméables à l'amitié de nos compagnons de route, comprendre leur parole et ce qu'ils portent dans leur cœur, suppose une longue marche ensemble, où se mêlent la joie, la peine, la révolte, dans un défilé incessant de journées de travail harassantes, sous le soleil ou dans le vent glacial d'hiver.

Et voilà que **Dieu s'est révélé comme l'absent** parmi cette foule bigarrée. Le maître d'œuvre n'étant plus là, nous nous trouvions comme **des ouvriers inutiles**, parmi des camarades indifférents à la question de Dieu, loin d'une Eglise qui les ignore.

Peu à peu, malgré la tentation d'abandonner cette route bien rocailleuse, nous nous laissions modeler par une conviction que nous ne savons pas trop bien expliquer, peut-être parce

qu'elle vient d'ailleurs, mais qui revient sans cesse dans la bouche des uns et des autres : « Il faut être là, c'est sûr. Il faut durer là, ça vaut le coup » ». (LAC, 1979).

« Ce qui nous fait vivre, c'est la conscience de l'immense besoin tant humain que religieux de ce monde. Il faut refaire sans cesse l'acte de foi et d'espérance. Ne pas être trop impatient; le temps a son rôle à jouer. Il nous faut inventer une façon toute nouvelle de vivre " membre de l'Eglise " et participant du mouvement ouvrier. Rien que cela est déjà passionnant et vaut la peine d'être vécu, même si en ce moment nous ne voyons pas clair. Lorsque l'argent est roi, lorsque la domination de l'homme par l'homme est la loi, lorsque le racisme est de rigueur, lorsqu'on pense qu'avec « ces gens-là » il n'y a rien à faire... notre attitude est souvent un **signe de contradiction**. Tant mieux, c'est que nous sommes probablement dans la ligne de l'évangile, même si c'est souvent lourd à porter ».

Cette conscience douloureuse d'une certaine inefficacité de l'effort apostolique devait être reprise à certains moments par le passage à vide du chômage. Le travailleur privé de son activité professionnelle est un handicapé, un mutilé, un homme rongé par le sentiment d'une inutilité sociale et économique.

« Sans travail, je me sens inutile; on n'a plus besoin de moi. Mon rapport d'existence avec l'économie du pays n'existe plus. Je deviens différent par rapport à ceux qui travaillent; retraité avant l'âge! Je n'ai plus de collègues de travail avec qui parler. Je suis transformé en assisté, mon argent n'est plus gagné mais donné chichement par l'ASSEDIC. Je mé métiets à la place des jeunes dont le chômage accroît la dépendance avec la famille, qui recherchent d'autres chemins pour expérimenter leur vie, en sachant qu'ils n'ont plus grand chose à perdre.

Au fur et à mesure que le temps passe, deux questions se posent tous les jours : le matin, avec l'angoisse du lever, qu'est-ce que je vais faire aujourd'hui? Et, le soir, qu'est-ce que j'ai fait d'utile aujourd'hui?

Il faut **réapprendre à vivre**, à se resituer; plus de projet à long terme : on ne sait jamais! S'il y avait du boulot... Il faut se redonner des points de repères. Même les week-ends n'ont plus la même saveur qu'avant. Le lundi arrive vite, avec l'absences des autres qui bossent, et moi qui ne fous rien.

Le chômeur est avant tout quelqu'un de seul, parce que sans travail précis, à la recherche d'un hypothétique travail, d'une nouvelle boîte, de nouveaux copains de travail.

Il faut chercher, toujours chercher, malgré le **vide apparent**. ANPE, journaux, bottin téléphonique, adresses de copains. Il faut aller voir sur place, écrire, téléphoner, retéléphoner. Ne pas fantasmer devant un espoir, car dure est la chute. Jalonner ses journées pour éviter de tomber dans le vide. Ecrire pour éviter de perdre la mémoire de ses journées, écrire pour en retrouver le sens, la saveur, la direction, comme une boussole permet de refaire le point dans le désert.



Le désert oblige à se déplacer ; sinon on meurt ! Le chômage aussi. Le désert est un voyage, une passe où l'on est réduit à sa plus simple expression. On redécouvre un autre paysage plus aride. C'est l'occasion de se rendre... cela permet de se rencontrer seul à seul, ou seul avec l'Autre ; c'est la rencontre des millions de chômeurs que je ne vois pas, que je ne connais pas ; on ne se parle pas beaucoup, pourtant je sens leur gêne, leur souffrance, leur énervement... à l'ANPE ou dans une agence d'intérim lorsque certains, excédés, sortent brutalement, et que l'on entend les portes continuer de battre un instant brassant un peu de vide.

Ce vide peut être habité par l'occasion de sortir des routines et d'être plus disponible, par l'espoir que le neuf sera de nouveau permis par la liberté possible de travailler à Marseille, à Lille, Strasbourg, Le Havre. **Les racines sont** dans nos valises ; le chômage c'est le moment où on se prépare.

Je suis un chômeur privilégié, mais les millions d'autres, peut-être pensent-ils qu'un jour tout cela pètera et que ce sera l'occasion de se retrouver pour un gros travail de nettoyage ». (J.-M.).

A ces heures, sombres, certaines pages de l'Évangile prennent tout leur sens et rappellent que le serviteur n'a pas un autre destin que le Maître. Ce temps de Nazareth, ce temps des semences, est le chemin qui conduira à la lumière.

« Le grain de blé, dit André dans " Vin Nouveau ", n'est pas fait pour conserver son identité au sein d'un silo. Il est fait pour être jeté en terre, s'y perdre pour donner des moissons nouvelles. Tous les grains semés ne lèvent pas : certains sont absorbés par la terre. Pour autant, ne faut-il pas semer ?

Il faut sans doute s'interroger sur le traitement et la préparation de la semence pour qu'il y ait le moins de déchet possible. Mais il faut jeter le grain en terre. **A trop vouloir se garder, on se perd** ». (Avril 86).

« La grève, qui éclate sur la centrale de Blaye, ramasse tous ces hommes de races différentes sous le mot solidarité, sous la même revendication de dignité. Témoin, cette unique pancarte internationale au portail bloqué du chantier : " On n'est pas des chiens ". Et chacun alors d'évoquer, autour des feux, sa grève dans le Loiret ou en Alsace ; et aussi la guerre d'Algérie, symbole de libération. **Si on n'a pas de terre fixe en Travaux Publics, on a du moins une histoire** ». (P. juillet 79).

Quand à certaines périodes particulièrement pénibles, devant la tentation de désertir, partir ailleurs, prendre d'autres chemins où Dieu serait plus proche, on avait misé sur le temps. On avait fait le bon choix :

« Un copain dit à l'un d'entre nous : " Pourquoi tu fais le con avec nous ? "... La question est posée. Tout d'abord, nous sommes engagés **dans une histoire**. Une histoire dans laquelle croyants et incroyants sommes au même niveau ; aucun n'est maître de son déroule-

ment. Chacun est en recherche, chacun est attelé à la tâche commune : rendre la terre des hommes plus humaine, se battre pour la dépouiller de ses esclavages. Comme à Emmaüs, c'est en cheminant ensemble que l'autre se révèle, que notre lutte s'éclaire parce que l'Autre en donne le sens. C'est en marchant que se fait la lumière, que se fait la Révélation.

Dans cette histoire, dans cette marche, on a également un **projet apostolique, on est envoyé pour l'évangélisation** ; comme saint Paul, nous sommes envoyés pour annoncer, sans doute plus par des gestes que par le « prestige de la parole ». Evangélisation souterraine, comme celle du semeur qui sème et qui se demande s'il verra un jour se lever quelques tiges de sa semence. En fait, ne sommes-nous pas des serviteurs inutiles ? Et pourtant « vous avez fait ce que vous deviez faire ». Il y a là quelque chose de l'expérience de foi toute simple du Musulman, « Inch Allah ! ».

Serviteurs inutiles, peut-être, mais **investis d'un ministère**. Envoyés par l'Eglise pour faire Eglise, pour faire le Royaume ». (Nov. 83).

Une fois encore on a balbutié sur ces questions.

« Mais, le partage en équipe, la confrontation régulière avec des expériences aussi diverses que sont celles de prêtres-ouvriers engagés au Tiers Monde, en usine, dans la recherche scientifique ou le milieu salarié agricole, etc. nous apprennent que, dans ce clair obscur journalier, germent de petites choses, jaillissent des traits de lumière, signes qu'un Autre est à l'œuvre et dont la main est particulièrement heureuse. Ce sont des camarades de travail qui, à force de rencontrer les uns et les autres, finissent par devenir le choix commun que nous avons fait ». (1979).

Après le temps des premières amours, il faudra prendre les chemins de la fidélité : le **temps de la patience apostolique avec son apparente inefficacité**, l'absence de réactions sur les conditions de vie déshumanisantes, sur le chantier et dans le cantonnement, l'inutilité sociale et psychologique provoquée par le chômage, la vive conscience d'être de modestes ouvriers de l'Evangile : ces éléments constituent une lame de fond spirituelle qui émerge à divers moments. Ainsi en témoigne cette page rédigée par le plus jeune de l'équipe. Nous la conservons dans son intégralité, en précisant l'environnement de cette production : en ce mois de mai, la fête de Jeanne d'Arc a donné lieu à des manifestations du Front National ; et, quant à lui, Jean-Pierre vient de vivre une grève à la suite du dépôt de bilan de son entreprise.

« Jeanne ! Nous sommes vaincus !

Jésus " est venu dans le monde ", il a fini avec les vaincus : la croix c'est le bois des vaincus ; et c'est sans doute ainsi qu'il faut " quitter le monde " pour nous rendre au Père.

Nous sommes vaincus !

Jeanne a vécu... elle a été vaincue, brûlée vive ! Et si certains politiques aujourd'hui veu-

lent se servir de Jeanne d'Arc pour gagner, pour vaincre, pour dominer, pour chasser l'étranger, c'est une trahison ! Parce que avec JEANNE on ne peut qu'être au rang des vaincus.

La mission ce n'est pas la Légion ! Nous commençons par être vaincus, et c'est bon parce que c'est vrai, et c'est sûrement comme ça que la Mission commence.

Nos combats sont bien souvent des causes perdues. Ils sont toujours les plus forts. Nous sommes du côté des perdants, des licenciés, de ceux qui savent que c'est fini pour eux, les malades en phase terminale, avec les impossibles de la société, avec des peuples comme celui d'Egypte où il semble impossible de faire quelque chose. Et nous nous battons, et nous perdons.

Nous ne nous battons pas pour gagner ; nous n'avons rien à gagner, sinon un bout d'éternité avec nos amis. S'il y a le Dieu des Armées, il y a le Christ des désarmés : « Remets ton épée dans ton fourreau ». Il nous enlève nos cuirasses, nos assurances triomphantes, nous ne combattons qu'avec le cœur et le sang, et il nous faut tout risquer ; et le cœur a besoin des mains et toutes les forces du corps pour continuer à battre.

Dieu ne nous envoie pas au front, il nous envoie " comme des agneaux au milieu des loups " ; et il y a des LOUPS ! Et il nous faut " être candides comme des colombes et rusés comme des serpents " .

Nous ne sommes pas des guerriers ; les conquérants ont perdu la tendresse tuée au combat. Nous ne sommes pas des conquérants, mais des RESISTANTS qui refusent d'être anéantis, humiliés, qui refusent d'être esclaves. Et c'est ici qu'il nous faut être tendre, tendre comme JEANNE à seize ans, avec nos folies car, à seize ans, c'est l'âge fou. Etre tendre, mais ne confondons pas tout : être tendre mais pas mous !

De la tendresse... Et parfois nous sommes fatigués, nous sommes fourbus : tout est si lourd ! Et ceux qui ont lutté, résisté, ne parlent plus de guerre ; ils ne veulent plus en entendre parler, ils veulent être en paix, ils veulent Vivre. Quand on combat avec des femmes et des jeunes femmes, comme les femmes de mineurs de Gardanne avec qui j'ai dû tenir une grève, on apprend la lutte pour la vie. Parce que les femmes veillent. On leur enlève toujours leurs enfants ; elles les attendent, elles pleurent... comme ces femmes de la place de Mai, ces « folles de Mai ». Les hommes ont tendance à s'amuser au combat ; les femmes savent le prix de la vie.

Je trouve donc JEANNE bonne compagne de combat, et son étendard, sa flamme, j'en suis un peu jaloux. Elle a perdu, mais elle n'est pas perdue, elle ne s'est pas perdue : elle n'a pas oublié l'appel, elle n'a pas oublié " les voix ". Et puisque moi aussi, parfois, j'entends des VOIX, j'entends cette phrase de Paul assez terrible et qu'il nous faut encore écouter, nous qui croyons malgré tout toujours gagner :

" Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au SANG " ». (J.P. 30 mai 87).

# ***Etrangers condamnés à l'exode***

*« Nous sommes tous des migrants, des gitans, comme nous disons entre nous ; des hommes à la valise de chantier en chantier. Et, sans faire appel aussitôt à Abraham, il se trouve que nous constituons un peuple à part, sans attaches locales, ni à une commune, ni à une paroisse, institutions stables entre toutes qui nous ignorent souvent parce que gens du voyage. Sans compter la méfiance que nous soulevons dans certains coins ruraux envahis soudain par ces centaines d'étrangers ».* (P.).

Ils sont une poignée de prêtres, une vingtaine, parcourant toute la France, de chantiers en chantiers, ouvrant ou bouclant leur valise au gré des centrales atomiques, des parkings, des ponts, des lotissements à construire. Les plus âgés — on vieillit vite dans ce métier — sont marqués dans leur chair par toutes ces journées de fatigue passées à l'humidité, au froid, au vent, ou sous le soleil brûlant.

Parfois seuls au milieu de camarades Turcs, Yougoslaves, Algériens, Tunisiens, Italiens, Portugais... — **quelle expérience de l'étrangéité!** — ils s'efforcent non seulement de « vivre avec », mais de se faire proches jusqu'à devenir d'un d'eux. Long apprentissage et long dépouillement.

« Depuis 19 ans, je travaille dans le Bâtiment et les Travaux Publics, avec surtout des non-Français. Majorité de Maghrébins et de Portugais ; puis des Espagnols, des Italiens, des Yougoslaves, des Turcs, des Polonais, des Allemands. Sur un chantier, nous étions de treize nationalités différentes. Je travaille et je loge avec eux dans les foyers ADEF ou SONACOTRA, en dur ou en cité modulaire. Ça fait déjà plus aisé ; surtout quand l'entrée des baraquements porte l'en-tête : « Résidence internationale de travailleurs ». Là, nous sommes tous des émigrés, travailleurs des travaux publics. En Aquitaine, dans la région parisienne, dans le Lyonnais, dans l'Ain, nous sommes « ceux des chantiers ». Ainsi nous voient les gens du coin ; ce qu'ils disent est vrai : nous leur sommes étrangers, peut-être parce qu'étrangers de vie. Au travail, au foyer, je n'apporte rien à personne. Je suis l'un d'entre eux.

Comment je reçois ces hommes si différents de moi ? D'abord, ils me gênent, parce qu'ils me dérangent, parce que je les reconnais comme « autres ». Ainsi en va-t-il, je crois, de tout amour vrai. D'abord reconnaître, accepter, vouloir aimer l'autre comme « autre », donc différent. **Ils me dérangent comme je les dérange ; on ne mange pas pareil.** L'odeur du mouton m'écoeure, la morue qui dessale me dégoûte, etc. ...Mais mon andouillette les chasse ! On se gêne parce qu'on est ensemble. Là, nous nous apprécions, nous nous contestons.

J'aime **des mots qui me révèlent un peuple** : marcher droit ; t'es un vrai Français ; t'es comme moi, un clochard, parce que je vis sans femme (la sienne est au pays). J'aime entendre

des copains portugais me parler de la ferme au pays, des cochons, d'un arpent de vigne, de la femme, des gosses. Les amis maghrébins rayonnent quand ils parlent des enfants, montrent des photos. Ils sont leur « demain » ; leur espérance de vieillir entourés, heureux. Les Espagnols n'ont pas une mentalité d'esclaves. Ils sont prêts à se battre contre toute atteinte à leur dignité... Je pourrais poursuivre la liste.

Les mots entre nous restent rares, faute d'un langage commun. Alors, on se parle avec **des gestes**. J'ai aimé, un soir, les loukoums d'un Turc qu'on avait invité à manger avec nous. Pas de mots ; des gestes. Lui : thé et loukoum, en réponse à nos gestes d'accueil. Les Maghrébins sont hypersensibilisés sur le racisme, le dénonçant parfois à tort ». (J.C.).

Les travailleurs des B.T.P., hommes venus d'ailleurs, sans domicile fixe, sont ballottés à travers l'hexagone, vivent un avenir incertain, **une situation précaire**. Ils appréhendent notamment l'épée de Damoclès que représente pour eux la fin de chantier.

« Le licenciement pour fin de chantier est une fatalité qui pèse sur les épaules d'un travailleur des B.T.P. Ceci veut dire : repartir à zéro, prendre sa caisse à outils, quitter ses copains, partir vers l'inconnu et savoir, en même temps, que les avantages acquis au prix de lourds sacrifices ont fondu comme neige au soleil. Ailleurs, il faudra recommencer la lutte. Celui qui est marié devra très souvent prévoir un déménagement. A cela s'ajoutent les traites à payer, la scolarité des enfants... ». (1979).

La crise économique réduit les projets de grands travaux en France. Les entreprises vendent leurs techniques à l'étranger. Le Brésil ainsi que l'Egypte, ou les pays du Tiers Monde, sont pour les sociétés capitalistes un puits de profit. Le Brésil est devenu le paradis des multinationales, l'Egypte est dépendante des Américains et des Européens. **Une nouvelle aventure se présente, celle de l'expatriation.**

« La présence de quelques-uns d'entre nous **sur des chantiers dans le Tiers-Monde** (Maroc-Egypte-Algérie) nous a, entre autres, invités à réfléchir sur ce que veut dire, pour nous, hommes, tout à la fois ouvriers, syndicalistes et prêtres, être solidaires du Tiers-Monde.

Embauché dans des entreprises françaises, comme expatrié, on ne part que comme chef d'équipe ; au minimum. Nous sommes des privilégiés. Pour l'instant, il semble impossible d'être embauché aux conditions du pays. Si cela pouvait se faire, ne serions-nous pas mieux situés ? Dans notre situation « d'expatriés », notre voix syndicale est muselée, le militant en nous doit baisser pavillon.

Quand nous parlons du nouveau colonialisme, nous pensons spontanément au travail et à l'argent. Il faudrait aussi parler de **l'impérialisme culturel** : quand par exemple les Américains envahissent certains magasins de leurs produits, ceci transforme toute la manière de vivre des Egyptiens, atteint leur personnalité et leur identité de peuple. Il faut donc s'ouvrir à des types de revendications et de contestations qui font éclater nos schémas.

Au choc des peuples Egyptien, Brésilien, Marocain, Algérien... nous ne pouvons pas ne pas changer. Notre solidarité effective passe par des bouleversements intérieurs, des "opérations nettoyage", une plus grande modestie devant les événements, une exigence d'être plus proche des abandonnés, un dépouillement pour accueillir totalement l'autre. Alors nous pouvons recevoir et donner des signes d'espérance, rappeler, à temps et à contre-temps, le respect des peuples, le respect de leur culture et de leur avenir.

Le signe prophétique, c'est que nous soyons « désarmés », comme Paul sur le chemin de Damas. C'est le seul moyen d'accepter que le salut vienne d'un Autre. Faire l'expérience qu'on ne peut être sauvé que par les autres est l'un des chemins qui conduit au salut par l'Autre. Ainsi notre **expérience humaine** est-elle une **aventure spirituelle** ». (LAC 103, Nov.-Déc. 83).

« En France ou ailleurs, cette vie quotidienne avec des travailleurs d'une autre race, d'une autre foi, nous oblige à **relativiser** les idées toutes faites si nous voulons discerner, avec plus d'acuité, les signes avant-coureurs du Royaume en même temps que les obstacles qui ralentissent son avancée.

Que signifie notre prétention d'avoir le monopole de la connaissance de Dieu, alors qu'en période de Ramadan, des milliers de Musulmans travaillent sans boire ni manger, de toute la journée, pendant un mois, par **fidélité** à leur religion ? Il existe entre nous comme des liens de famille et nous évoquons Abraham, Job, Moïse, Myriam, Jésus et Mohammed. Le temps approche, je crois, où nous lirons ensemble des versets de la Bible et du Coran dans une même prière ». (LAC, id.).

La voix des B.T.P. dans l'ensemble des prêtres-ouvriers, résonne de manière originale, parfois même provoquante. Elle redit, bien sûr, ces conditions de travail particulièrement dures, mais sans jamais gommer l'importance des dimensions culturelles de ces hommes de tous peuples, de toutes races, de toutes religions. Ces camarades sont des hommes de l'ailleurs, produits d'autres civilisations. Dans le même temps, les B.T.P. nous renvoient aussi à des situations « de transit » où nul ne peut s'installer.

Ils sont des **hommes du provisoire et des recommencements** ; sans oublier que nous avons toujours à combattre pour permettre un avenir possible, ils nous invitent à entrer en Exode :

« Nous avons relu l'Écriture avec des yeux de travailleurs B.T.P. Un certain nombre de mots ont fait "tilt" : errance, exode, exil. L'errance, qui est un des traits majeurs de cette existence B.T.P., nous l'avons vue sous l'aspect d'un exode : tout un peuple qui prend conscience de son existence, de sa force à la faveur de quelques grands chantiers : points forts de cette épopée. Une errance qui ressemble de plus en plus à un exil à mesure que la crise lamine ce peuple et le dépouille de lui-même.

L'**exode** nous paraissait une marche vers une « Terre promise » dont nous ne cernions pas bien les contours, mais source d'espérance.

L'exil apparaît plutôt comme une dépossession, un dépouillement. Peut-il être une chance ? Une source d'espérance aussi ? Dépossédé de la terre, donnée par Dieu, et du Temple sa demeure, sous l'influence de la parole des prophètes, un petit reste du peuple hébreu a retrouvé le Dieu vivant, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de Moïse, de David... Quels prophètes aujourd'hui délivreront, au sein de ce Peuple des B.T.P., une parole capable de faire surgir un petit reste d'où sortira l'Emmanuel ? Question d'importance quand on voit cette situation de précarité et même, toutes proportions gardées, d'errance, s'étendre peu à peu à bien d'autres catégories de travailleurs.

Une autre forme de cet exil, de cette dépossession que j'ai dû connaître durant les dernières années de chantier, c'est ce que j'appellerai la condition de prolétaire. Durant 10 ans au moins, travaillant au sein d'unités assez réduites et étant ouvrier qualifié, j'avais pu préserver une certaine autonomie et une certaine maîtrise de mon travail. Par la suite, et comme conséquence de la réorganisation du travail pour une rationalisation plus poussée et une productivité accrue, je me suis senti peu à peu dessaisi de mon travail, dépouillé de ma qualification. Je n'étais pas seul dans le cas : j'entends encore la réflexion d'un camarade, mis aussi en pré-retraite, à la veille du départ : " Je pars, dégoûté du travail, comme jamais je n'aurais cru que ce soit possible ". Maçon coffreur depuis 30 ans dans la boîte, c'était le plus qualifié de nous tous. Qu'ajouter à cela, sinon pour dire notre désespoir dans l'impuissance et pour déplorer le gaspillage fabuleux qui accompagne ces " redéploiements ". (Vin Nouveau, avril 86).

« S'ouvrait devant nous l'itinéraire d'Abraham qui abandonne son pays et commence une longue marche dans le désert afin d'apprendre ce que Dieu attend de lui. A notre tour, nous sommes partis sur les chemins de l'exode afin de devenir plus malléables à la main de Dieu qui ne cesse de façonner le cœur de l'homme. Durant cette longue marche, nous avons appris à ménager nos forces pour durer dans ce milieu particulier des chantiers, et savoir respecter les étapes échelonnées par la patience de Dieu. Si nous n'avons pas le temps de finir le travail, d'autres prendront la relève ».

Dans cette vie de migrants du progrès technique, d'errants à la recherche du travail, les croyants des B.T.P. trouvent un lieu original et exceptionnel pour la vérité de l'Évangile. Un des plus anciens y trouve son compte depuis les premières années de son ministère :

« Dans les débuts de la Mission, nous chantions : "...par les chemins qu'il lui plaira". Mon itinéraire, comme celui de beaucoup d'autres, manifeste à mes yeux à quel point il n'y a **pas de Mission sans " voyage "**, sans exode. Un voyage à la rencontre des autres, de l'Autre. Dieu s'est senti chez lui dans un peuple de nomades, dans un peuple qui a vécu des exodes successifs, toujours en quête de la Terre Promise. Dans la mouvance des grands chantiers d'aujourd'hui, dans une vie commune avec des hommes exilés, déracinés, nous avons la chan-

ce de ne pas pouvoir nous " installer "... et c'est bien, me semble-t-il, une des conditions de la foi ». (LAC n° 105, Mars-Avril 84).

Cette « transhumance culturelle de la foi » est le lot de la plupart des chrétiens engagés dans le monde. Nous sommes obligés d'être bilingues. Au moins pour les générations plus âgées, il faut ré-exprimer la foi dans une autre culture que celle par laquelle nous l'avons reçue. En plus du travail de traduction littérale, il s'agit de prendre au sérieux une culture : se familiariser aux subtilités du langage, se naturaliser à des comportements, des mentalités, des gestes symboliques — tout un art de vivre —. Le monde moderne nous déloge des « réserves de protections », refuges de tous les conservatismes.



---

# La construction de la paix par la confiance et la vérité

**Message des présidents des Conférences épiscopales d'Europe  
aux fidèles catholiques  
à tous les chrétiens et aux hommes de bonne volonté  
de toute l'Europe**

Dieburg (RFA), 8 mars 1987

Comme évêques d'Europe, en union avec le Saint Père Jean-Paul II, nous nous sentons co-responsables de la construction de la paix dans le monde, spécialement en Europe.

Réunis pour réfléchir à notre mission d'évangéliser notre vieux continent, nous voulons, comme présidents des Conférences épiscopales de toute l'Europe, adresser à nos frères et sœurs catholiques, à tous nos frères chrétiens et à tous les hommes de bonne volonté un message concernant la construction de la paix en Europe par la confiance et la vérité.

Ce message voudrait être à la fois un appel à la sagesse humaine et une parole évangélique, car nous croyons que « la bonne nouvelle de la paix » appartient au cœur de l'Évangile de Jésus-Christ. Nous sommes convaincus que, outre la collaboration concrète entre les Églises locales, une des contributions les plus importantes que nous pouvons apporter à la construction de la paix en Europe, c'est une conversion courageuse pour suivre le Christ et une annonce confiante de l'Évangile de la paix.

---

---

Nous croyons que les vues profondes de l'Évangile, peuvent inspirer et enrichir la recherche pratique de la paix et être acceptées par tout homme de bonne volonté dans tous les systèmes politiques et sociaux.

## **L'Évangile de la paix**

Avec l'Écriture, nous croyons que l'homme, en tant que créature et image de Dieu, reste toujours, au plus profond de son être, orienté vers la paix. Nous croyons que cette soif de paix ou cette capacité de paix de tout être humain est le fruit de la fidélité créatrice de Dieu.

Mais nous croyons aussi que l'homme concret, tel qu'il vit et pense, n'est pas simplement un être paisible et pacifique, au contraire. L'esprit d'ambition et de domination, de possession et de confrontation, d'indifférence et de haine, ne lui est pas étranger.

La source dernière de cet état de non-paix c'est, selon la Parole divine, le mystère de l'iniquité, le péché, la négation de Dieu et de sa justice, dans laquelle nous nous cherchons nous-mêmes au mépris de Dieu et, en conséquence, au détriment de nos frères et sœurs. Nous croyons et confessons que Dieu « nous a réconciliés avec lui par Jésus-Christ » par sa croix et sa résurrection, nous avons « la paix avec Dieu ». Oui, le Christ est « notre Paix ». En même temps, Dieu nous a chargés, par lui, du « service de la réconciliation » afin que nous nous réconciliions aussi avec nos frères.

La paix doit naître d'une conversion, et l'Évangile de la paix commence nécessairement par un appel à la conversion, adressé à nous tous. Il n'y a pas d'autre voie.

A travers cette conversion, l'Évangile nous promet la paix, non pas seulement comme un idéal à poursuivre et comme une tâche à réaliser, mais d'abord comme une grâce réelle. Le Dieu de la paix nous offre la paix comme une possibilité concrète, au milieu de notre histoire concrète. L'Évangile rejette tout scepticisme et fatalisme, mais demande une foi vivante et efficace.

Nous voyons cette paix de Dieu ou cette paix du Christ comme une paix intérieure et spirituelle, une paix avec Dieu et avec soi-même, mais aussi comme une paix externe et historique, visible et praticable, entre individus, groupes, nations et peuples.

Le Christ Jésus, notre Seigneur, « qui a détruit le mur de la haine » et « qui est notre paix », nous appelle à marcher nous-mêmes sur le chemin de la paix. Il nous invite à aimer ceux

---

---

que — à tort ou à raison — nous nommons nos « ennemis ». Il attend que nous fassions le premier pas et prenions des risques pour arriver à la réconciliation. Il béatifie les hommes pacifiques, qui font la paix. Il demande de ses disciples une pratique de la paix et de la réconciliation.

## **La réconciliation entre les chrétiens**

Une première tâche de réconciliation pour nous, chrétiens de l'Europe, naît de nos divisions religieuses. C'est en Europe, comme nous l'a rappelé le Saint-Père dans une lettre, qu'est intervenue « la douloureuse fraction entre l'Orient et l'Occident dont l'Eglise souffre encore aujourd'hui », et puis aussi « l'autre grave déchirure de la " tunique sans couture " que l'on appelle la Réforme protestante ».

Avec le Saint-Père, il faut en tirer la conclusion : « L'Europe est la " patrie " où ont pris naissance ces divisions religieuses. L'Europe a donc tout spécialement le devoir de chercher les voies les plus adaptées pour parvenir dès que possible à les surmonter ».

Le Conseil des Conférences épiscopales d'Europe se réjouit des rencontres œcuméniques qui ont été organisées avec les Conférences des Eglises européennes et s'engage à poursuivre sur cette voie. Mais nous demandons aussi que chacun s'attache à la cause de l'œcuménisme. Car nous croyons que les chrétiens, par leur propre recherche de l'unité, peuvent devenir un signe vivant d'une confiance mutuelle et d'une marche vers une paix universelle.

## **L'Europe : une histoire de guerres et de réconciliations**

L'Europe n'a pas connu de véritable guerre depuis quarante ans, mais elle ne connaît tout de même pas la paix. Des différences ethniques, sociales, politiques ou religieuses causent de graves tensions dans beaucoup d'Etats européens. Des minorités se sentent opprimées. Pour certains, la violence ou le terrorisme paraissent être la dernière issue.

La plus grave tension en Europe reste toujours le conflit entre l'Est et l'Ouest. L'Europe devrait être la demeure commune à tous les peuples de l'Est et de l'Ouest. Mais en fait cette demeure unique est séparée par un mur : deux modèles de société inconciliables, pas de communication libre de personnes et d'idées, disparité de langage, et surtout une accumulation jamais vue d'armes et une course aux armements qui causent une angoisse persistante et qui blo-

---

---

quent des moyens qui pourraient être investis dans la construction paisible de la société humaine, ici en Europe et par tout le globe.

On ne peut pas nier que la tension entre l'Est et l'Ouest de l'Europe soit un facteur qui aggrave très fortement de nombreux conflits hors de l'Europe, voire qui les rend insolubles.

Comme le Saint-Père l'a souvent répété, l'Eglise ne saurait accepter cette division et cette tension. Nous nous sentons responsables devant Dieu et les peuples d'Europe de les aider à vaincre ces divisions. Certes, non pas par la menace ou la violence, mais par des moyens exclusivement pacifiques.

L'histoire de l'Europe nous enseigne que des réconciliations ne se produisent que dans les conditions requises et non sans un effort considérable. « La paix n'est pas une pure absence de guerre et elle ne se borne pas seulement à assurer l'équilibre des forces adverses ; elle ne provient pas non plus d'une domination despotique, mais c'est en toute vérité qu'on la définit "œuvre de justice" (Is 32, 17)... Elle ne peut s'obtenir sans la sauvegarde du bien des personnes, ni sans la libre et confiante communication entre les hommes des richesses de leur esprit et de leurs facultés créatrices. La ferme volonté de respecter les autres hommes et les autres peuples, ainsi que leur dignité, la pratique assidue de la fraternité sont absolument indispensables à la construction de la paix. Ainsi la paix est-elle aussi le fruit de l'amour qui va bien au-delà de ce que la justice peut apporter » (Vatican II, *Gaudium et spes*, n° 78).

### **La grande tâche : créer la confiance**

Le conflit entre l'Est et l'Ouest est dur et difficile à résoudre ; cela est dû, pour une part décisive, à la méfiance mutuelle. Le monde politique le reconnaît lui-même, car à la Conférence d'Helsinki « la construction de la confiance » a été mise au centre de la recherche politique. L'Acte final de cette Conférence a d'ailleurs été reçu partout en Europe comme un document important témoignant d'une vraie conscience européenne, et comme un bon guide dans la recherche ultérieure d'une plus grande confiance. Nous nous en réjouissons, car à la longue on ne peut se contenter de fonder des accords et des conventions uniquement sur des intérêts occasionnellement communs. Il faut les fonder sur la confiance, retrouver et reconstruire la confiance réciproque. Et c'est là un problème difficile. La confiance ne s'acquiert pas par le moyen de la force. Elle ne s'obtient pas non plus par des déclarations seulement. « La confiance, il faut la mériter avec des gestes et des faits concrets ». (Jean-Paul II, homélie, 1<sup>er</sup> janvier 1980).

---

---

Qui veut créer la confiance doit briser le cercle infernal de la méfiance. Il doit éviter de dénigrer l'adversaire et de ne voir en lui que du mal ou de la mauvaise volonté. On doit distinguer entre la malice des systèmes ou des structures et la malice des hommes. On doit être attentif et ouvert à tout ce qui peut être une base d'entente et de réconciliation. Il faut aussi essayer de se voir avec les yeux de l'adversaire. La faculté à bien entendre des signaux de paix paraît être une vertu politique hautement actuelle.

Sans des contacts et des discussions, de tels signaux ne sont ni entendus ni bien compris. Celui qui s'isole ne peut vaincre la méfiance ; il reste méfiant parce qu'il s'est habitué à la méfiance. Ce qui importe par conséquent, c'est de promouvoir des contacts et des discussions à tous les niveaux. La circulation des hommes par-dessus les frontières, l'échange d'informations et de manières de voir sont des contributions indispensables pour fonder une confiance réciproque et l'établir sur une base à toute épreuve.

Le plus important au plan politique est sans doute de convaincre l'ennemi de sa propre crédibilité par une façon d'agir sûre et calculable et par une sincérité qui invite à la sincérité.

La confiance mutuelle peut aussi naître de nouvelles formes de coopération. Nous pensons ici non seulement à la coopération économique et à l'échange scientifique, mais par exemple aussi à une collaboration renforcée dans la recherche d'un droit international commun et pour le renforcement des institutions internationales, ainsi qu'à une plus grande coopération en faveur de développement des pays du tiers monde.

Diminuer ainsi la méfiance de multiples manières et créer la confiance contribue surtout à ce qu'on parvient ensemble aux pas nécessaires et effectifs en vue du désarmement. De même que la méfiance réciproque a, durant de longues années, favorisé la course aux armements, de même on a maintenant surtout besoin de confiance pour atteindre réellement ce but commun de très haut niveau.

## **Construire la paix par la force de la vérité**

Le conflit entre l'Est et l'Ouest est sans aucun doute aussi un conflit d'intérêts et de pouvoir. Mais c'est surtout un conflit sur des valeurs. Chaque côté combat pour un système politique, social et économique qu'il juge supérieur à celui de l'autre.

Il est vrai que des valeurs comme la justice, la liberté, la solidarité et la vérité ne sont jamais parfaitement ou définitivement réalisées dans une société concrète. Il est vrai aussi que

---

---

toute politique concrète, tout système social concret est un mélange de bien et de mal. Mais dans le conflit Est-Ouest il s'agit d'une tension entre deux conceptions fondamentalement opposées de ce qu'est l'homme : sa valeur comme individu et comme être social, ses droits et devoirs envers la société, sa vocation et sa destinée. Ainsi le conflit Est-Ouest nous apparaît-il, en profondeur, comme un conflit de vérité, comme un conflit pour la vérité de l'homme.

L'histoire et l'époque actuelle fournissent hélas de nombreux exemples où des hommes sont persécutés en raison de leurs convictions morales ou religieuses. Mais comment croire que quelqu'un ou qu'un régime est vraiment disposé à la paix et capable de paix, quand il cherche à aliéner des hommes, en faisant pression sur ce qui constitue le centre de leur existence ? Quel espoir de paix sociale ou politique promet-il, celui qui détruit chez les hommes la paix avec eux-mêmes et avec leur foi ? Pour affirmer jusqu'au bout leur identité spirituelle et personnelle, les hommes vont jusqu'à donner leur vie. Les martyrs de tous les systèmes le prouvent.

De tels conflits sur la vérité de l'homme sont aussi anciens que l'humanité elle-même. Ils constituent le vrai contenu dramatique de l'histoire. Ils ne cesseront jamais, car la recherche humaine et historique de la pleine vérité n'est jamais définitivement close.

Ce qui est certain, c'est que la force ou la violence ne sont pas les moyens appropriés pour résoudre ces conflits de vérité. Au contraire, la violence naît là où des hommes ne peuvent plus vivre selon la vérité à laquelle ils se sentent liés en conscience. Partout dans le monde, et bien sûr en Europe, des hommes et des peuples sont prêts à tout sacrifier, si cela est l'unique moyen pour rester fidèles à leurs convictions les plus intimes. Car ils ne peuvent, sans un total suicide moral, ni admettre le mensonge sur eux-mêmes ni plaider sa cause.

La paix exige un monde et une société où aucun système politique ne fait des martyrs. Vivre en paix, c'est vivre dans une communauté d'hommes, dans laquelle la conviction profonde de chacun ne se voit menacée ni par celle d'un autre, ni par le désintérêt collectif à l'égard de la vérité, ni par la légèreté et la perversion de la liberté dans le sens d'un renoncement à tout engagement .

La paix suppose un monde où l'on respecte la vérité et où l'effort pour gagner le cœur des hommes s'interdit tout emploi de violence. La paix exige un monde où les droits fondamentaux de l'homme sont protégés par le droit. L'histoire nous montre qu'on arrive à de fausses victoires quand on remplace le combat pour le centre du cœur des hommes par le combat pour la périphérie de celui-ci. Des succès à court terme ont été souvent précurseurs d'échecs à long terme. Dans la lutte pour le cœur des hommes, la violence et la force brutale perdent de plus en plus leur pouvoir.

---

---

De même que la violence marche avec le mensonge, la paix marche avec la vérité. « La violence baigne dans le mensonge et elle a besoin du mensonge. Le premier mensonge, la fausseté fondamentale, est de ne pas croire en l'homme, en l'homme dans tout son potentiel de grandeur, mais aussi dans son besoin de rédemption du mal et du péché qui est en lui » (Jean-Paul II, message de Nouvel An, 1980).

Construire la paix demande donc la restauration de la vérité. « Restaurer la vérité, c'est entreprendre un effort constant pour ne pas utiliser nous-mêmes, fût-ce pour le bien, les armes du mensonge » (ibidem). C'est renoncer à discréditer systématiquement et radicalement l'adversaire, ses actions et les structures socio-idéologiques dans lesquelles il agit et pense.

« L'homme de paix sait reconnaître la part de vérité qu'il y a dans toute œuvre humaine et, plus encore, les possibilités de vérité qui demeurent au fond de tout homme » (ibidem). La vérité comme force de la paix à respecter et à renouveler n'est pas en contradiction avec la disposition au contact et au dialogue : « Tout homme, croyant ou non, tout en demeurant prudent et lucide sur l'endurcissement possible de son frère, peut et doit garder suffisamment de confiance dans l'homme, dans sa capacité d'être raisonnable, dans son sens du bien, de la justice, de l'équité, dans sa possibilité d'amour fraternel et d'espérance, jamais totalement pervers, pour miser sur le recours au dialogue... ; sans renoncer par lâcheté ou par contrainte à ce qu'il sait être vrai et juste, ce qui aboutirait à un compromis boiteux » (Jean-Paul II, Message pour la Journée de la Paix, 1983).

## **L'Eglise veut apporter sa contribution**

Il y a des idéologies et des systèmes sociaux qui aggravent les tensions entre les nations.

Ce qui semble la menace avant tout c'est plutôt la manière de propager les idées et de régler leur concurrence inévitable. Si les Etats du Vieux Monde pouvaient donner l'exemple d'une concurrence loyale et pacifique, ils pourraient apporter une contribution importante au règlement pacifique des conflits qui sont en cours ou pourraient surgir à l'échelle du globe.

L'Eglise catholique, tout comme les autres Eglises chrétiennes, vit elle-même en Europe parmi des peuples différents, situés dans des systèmes sociopolitiques différents. Nous plaçons pour plus de contacts entre les fidèles, les prêtres et les évêques des Eglises locales de l'Est et de l'Ouest. Nous estimons, en effet, qu'il y a un grand manque d'information réciproque et que les images et les jugements portés sur la culture, l'histoire et la vie concrète ne sont souvent

---

pas corrects. On a beaucoup à apprendre les uns des autres. De cette manière l'Eglise pourrait rendre encore plus active et plus perceptible qu'auparavant, au service de l'Europe, la force de paix et de réconciliation qui lui est propre.

L'Eglise catholique ne se comprend ni comme une partie ni comme un concurrent des systèmes politiques différents. Elle peut vivre dans chaque système politique, pourvu que celui-ci respecte les droits de l'homme et plus spécialement la liberté de religion. Elle reconnaît volontiers ce qui se fait, dans chaque régime, pour le bien commun. Quand elle formule des critiques, elle le fait au service de ce même bien commun.

Aussi, dans le cas du conflit entre l'Est et l'Ouest, appelons-nous les gouvernements à saisir pleinement l'énorme chance de paix que constitue la grande solidarité européenne dans laquelle nous vivons : une solidarité de fait qui devrait être assumée comme une solidarité morale, une solidarité culturelle et historique qui devrait inspirer une solidarité politique.

Le langage tenu par l'école ou les médias n'est-il pas trop souvent un langage négatif qui véhicule des préjugés sur l'adversaire au lieu de donner une information objective ou même sympathique ? Les gouvernements ne recherchent-ils pas souvent des solutions égoïstes aux grands problèmes, et les négociations ne manquent-elles pas parfois de volonté sincère pour arriver à des solutions ?

L'Eglise catholique offre franchement sa coopération, afin que l'amour et la justice inspirent véritablement la politique et la vie sociale, en vue d'une « civilisation de l'amour ». En ce sens, elle se déclare solidaire de tout homme de bonne volonté dans chaque régime politique ou social. Mais elle exige de plein droit, pour ses propres fidèles et pour leurs frères et sœurs croyants — qu'ils soient chrétiens ou de quelque autre religion —, la pleine liberté de vivre leur foi et leur religion. Aussi demande-t-elle à tous les responsables politiques de renoncer sans restriction à toute pression à l'encontre des croyants.

## **Appel**

A vous, catholiques en Europe, nous demandons de vous engager sans hésitation pour la paix, de participer, là où vous le pouvez, à l'établissement d'une plus grande confiance entre les peuples de l'Est et de l'Ouest, dans la recherche et par la force de la vérité.

Chrétiens, nous croyons tous à la valeur de la prière. La vraie paix étant toujours aussi un

---



---

don de Dieu, une grâce d'en haut, sachons la demander par une prière confiante et continue. Et le Seigneur de l'histoire nous la donnera.

Celui qui aime Dieu, a dit saint Thomas d'Aquin, possède la paix en soi et la porte avec soi. Cet homme pacifié et réconcilié peut construire la paix là où règnent la haine et la violence. Travailler à une « civilisation de l'amour » et à une politique de l'amour exige notre propre conversion à la paix du Christ.

Frères et sœurs dans le Christ, « que le Seigneur de la paix vous donne lui-même la paix en tout temps et de toute manière. Que le Seigneur soit toujours avec vous ! ». (2 Th 3, 16).

George Basil Card. HUME, Archevêque de WESTMINSTER (Angleterre et Pays de Galle), Président CCEE.

Karl BERG, Archevêque de SALZBOURG (Autriche).

Godfried Card. DANNEELS, Archevêque de MALINES-BRUXELLES (Belgique).

Josef Card. GLEMP, Archevêque de GNIEZNO et VARSOVIE (Pologne).

Jean HENGEN, Archevêque, LUXEMBOURG.

Joseph Card. HOFFNER, Archevêque de COLOGNE (Allemagne).

Franjo Card. KUCHARIC, Archevêque de ZAGREB (Yougoslavie).

Joachim Card. MEISNER, Evêque de BERLIN (Conférence épiscopale de Berlin).

Joseph MERCIKA, Archevêque de MALTE (Malte).

Tomas Card. O'FIAICH, Archevêque d'ARMAGH (Irlande).

Laszlo PASKAI, Archevêque d'ESZTERGOM (Hongrie).

Ugo Card. POLETTI, Vicaire général du Pape pour ROME (Italie).

---

---

Joan ROBU, Administrateur apostolique de BUCAREST (Roumanie).

Henri SCHWERI, Evêque de SION (Suisse).

Adrianus Card. SIMONIS, Archevêque d'UTRECHT (Pays-Bas).

Manuel de Almeida TRINDADE, Evêque d'AVEIRO (Portugal).

Antoine VARTHALITIS, Archevêque de CORFOU (Grèce).

Paul VERSCHUREN, Evêque de HELSINKI (Conférence épiscopale nordique).

Jean VILNET, Evêque de LILLE (France).

Thomas WINNING, Archevêque de GLASGOW (Ecosse).

Elias YANE, Archevêque de SARAGOSSE (Espagne).

## ***Appel aux chrétiens***

Violence...

Une réalité quotidienne pour des millions d'hommes et de femmes à travers le monde, mis à mort ou privés de pain, de liberté, de dignité. Une réalité qui se fait parfois proche de nous, quand la mort frappe dans nos rues.

C'est dans ce monde-là que des chrétiens ont proposé de construire « la paix autrement ». Entre 1984 et 1986, des dizaines de groupes, des centaines de personnes ont participé à une réflexion collective sur la paix et ses conditions, notamment sur les moyens de sortir de la dissuasion nucléaire.

Cette réflexion, nous vous proposons de la prolonger. Face à la violence des armes, « la paix autrement » évoquait les moyens non-violents. Le moment n'est-il pas venu de nous interroger plus à fond sur ces moyens ? La non-violence ne serait-elle qu'un mot pour conjurer la violence ? Un rêve pour fuir la réalité ? Ou bien une voie praticable vers une société de justice et de paix ?

Regardons autour de nous :

- dans certaines situations, des groupes humains ont fait l'expérience (par exemple aux Philippines) qu'une action non-violente vigoureuse et concertée peut créer une force à opposer à la violence armée ;
- en France même, des pratiques non-violentes sont mises en œuvre pour atteindre des objectifs limités. Pensons, entre autres, aux marches contre le racisme et pour l'égalité et au mouvement étudiant et lycéen de décembre 86 ;
- les pouvoirs publics commencent à reconnaître que certaines formes de résistance non-violente seraient utiles pour réduire le risque d'agression contre nos libertés.

Chrétiens, nous ne pouvons rester indifférents à ces réalités. En effet :

- l'Evangile et les traditions qui l'actualisent au long de l'histoire nous invitent à vivre les conflits sans haine et sans atteindre à la dignité du prochain, fût-il « ennemi ». Pour autant, entre cet appel évangélique et la solution pratique aux problèmes de paix, de sécurité et de justice du monde d'aujourd'hui, le lien ne va pas de soi ! Il importe donc de réfléchir pour le clarifier ;
- les Eglises, même quand elles justifient le recours à la violence comme « moindre mal » dans certains cas (notamment pour la « légitime défense »), recommandent aux chrétiens d'explorer les voies de l'action non-violente et de s'y former.

Nous proposons donc aux chrétiens, dans la diversité de leurs opinions et de leurs appartenances ecclésiales, qu'ils aient ou non participé à la réflexion sur « la paix autrement »,

## Une démarche collective de réflexion sur l'action non-violente

Cette démarche nous invite à confronter nos pratiques et nos aspirations. Ensemble, nous tenterons d'élaborer une parole d'Eglise, répondant ainsi au vœu des évêques de France et de la Fédération protestante de voir le débat se poursuivre.

Cette réflexion visera à :

- repérer et analyser les situations de conflit où des actions non-violentes sont mises en œuvre, que le mot « non-violence » y apparaisse ou non ;
- préciser ce que l'on entend par « action non-violente », afin de ne pas donner à cette expression un sens si large qu'elle en perde toute signification ;
- proposer, à partir de notre espérance chrétienne, des orientations éthiques de caractère universel susceptibles de rejoindre les attentes et les recherches de tous, croyants ou non ;
- libérer l'imagination sur les possibilités qu'offrirait l'action non-violente pour contribuer, de manière réaliste et conforme à la justice, à une solution de quelques grands problèmes collectifs : la défense d'un pays, la résolution de conflits sociaux, religieux, ethniques...

Il ne s'agit donc pas de rouvrir ici le débat sur la dissuasion nucléaire, puisqu'il a déjà eu lieu à propos de « la paix autrement ». Qu'ils condamnent la dissuasion nucléaire ou qu'ils la tolèrent faute d'alternative crédible à leurs yeux, tous les chrétiens devraient pouvoir travailler ensemble sur la non-violence.

### Une démarche en 5 étapes

1. *A partir de vos réponses à un questionnaire, l'équipe de coordination rédigera un premier projet de texte\*.*
2. *Cette première rédaction vous sera envoyée pour que vous proposiez des amendements et compléments.*
3. *Une deuxième rédaction sera élaborée, en tenant compte de ces amendements.*
4. *Cette deuxième version vous sera soumise pour d'ultimes modifications.*
5. *Le texte final sera alors mis au point et proposé à votre signature.*

*L'ensemble de ce processus prendra entre dix-huit mois et deux ans.*

\* Cette première étape est pratiquement terminée au moment où vous parvient ce numéro de la LAC. Vous pouvez participer à la suite de la démarche en écrivant à B. Boudouresques, 88 bis, rue des Pyrénées, 75020 PARIS.

L'activité la plus gratuite,  
la plus créatrice  
et la plus artistique :  
  
la Prière

André Gence

Dieu n'est pas l'objet d'un discours. Ce qu'il nous faut, c'est parler divinement. Que notre parole soit prière. Donner un fondement à notre vie, c'est cela la prière.

Le Petit Robert définit ainsi la prière : « un mouvement de l'âme tendant à une communication avec Dieu par une élévation des sentiments. » En lisant cela j'ai pensé à deux types caricaturaux de prière :

---

\* *Semaine* « Chemins de prière pour aujourd'hui », Pontigny, 5 août 1987.

- « Seigneur, fais que moi et les miens ne mourions pas, donne-nous un confort éternel ».
- « Mystère, je ne te connais pas, mais je m'incline devant toi, je ne te comprends pas mais je pressens que tu as quelque chose à me dire ... »

Dieu reste là un Dieu providence, ou du moins un Dieu extérieur à ma vie. Or la vraie prière, c'est de se relier à la profondeur. La réponse est en moi. « Le Christ prie en moi », dit saint Paul. L'homme est capable de Dieu, *capax Dei*, dit-on en latin. Dieu constitue mon être, il n'est pas un extérieur vers lequel je tends. Prier, ce n'est pas penser à Dieu, s'adresser à Dieu, c'est s'ouvrir à la présence de Dieu. « Marche en ma présence », dit Dieu dans la Bible.

C'est le contraire de l'enfer. L'enfer, c'est d'être enfermé. Je deviens fou quand je m'enferme dans mon égo. Je ne sais plus prier. Je m'enferme dans des sensations psychiques que je prends pour l'Esprit et la vérité. Je m'auto-célèbre.

On veut échapper à la souffrance et à la mort, or ce n'est pas possible. Quand j'étais à l'hôpital pour soigner mon cancer, j'ai vécu un temps de grâce extraordinaire. J'ai découvert que le bonheur c'est d'assumer ma vie dans sa totalité, y compris la souffrance. Sainte Thérèse a vécu la souffrance, elle a « pris la vie comme elle venait ». Je ne peux rencontrer Dieu si je ne me suis pas rencontré dans ma nudité intérieure. Sinon je vis dans le monde de ma fabrication, de mon imagination.

La vraie prière est un combat, une lutte contre la fatalité, contre l'agonie du monde. C'est un combat avec Dieu contre les puissances du mal, contre les processus qui pèsent sur nous.

La prière est une arme de « contre-violence ». Il y a une violence de Dieu qui s'oppose à la violence satanique, c'est-à-dire la force et la puissance qui se prennent pour fin. La violence de Dieu est opposée à la violence de César, des riches et des puissants. La prière est d'abord un acte de refus : « *non possumus* », nous ne pouvons pas accepter ...

L'artiste n'accepte pas le monde tel qu'il est. Le priant non plus. La prière est récréation : c'est reconstruire le monde, remonter le courant. On dit : « Il faut être dans le vent », alors on plonge dans le fleuve. Mais il n'y a que les

cadavres qui descendent les fleuves. Le baptême c'est aller à contre-courant. Quand Jésus est descendu dans le Jourdain, ce n'était pas pour se laisser emporter vers la Mer Morte. C'était pour montrer que son Père était la source. Prier, c'est remonter vers la source, donc c'est aller à contre-courant. C'est la dimension pascale de la prière. Donner sa vie, c'est prier. C'est échapper à la mort. Jésus a dit : « Ma vie, on ne me la prend pas, je la donne ». La mort est flouée, elle ne peut pas lui prendre la vie puisqu'il l'a déjà donnée. Prier c'est entrer dans une dynamique de résurrection, c'est échapper à la fatalité de la mort. Il n'y a pas d'amour sans excès, sans dépense, sans perte, sans folie. Le Cantique des cantiques dit : « L'amour est fort comme la mort ». Aimer, c'est découvrir le visage d'un autre moi-même et comprendre que je ne peux réduire l'autre à mon intérêt et à mon plaisir. Le mot « charité » a été inventé pour désigner un type d'amour qui dépasse les capacités de l'homme, car il procède du cœur même de Dieu. Comme Dieu, l'homme est amour quand il se laisse prendre tout entier par l'amour de Dieu. « Il les aima jusqu'au bout », jusqu'à l'épuisement de sa capacité d'aimer.

Saint Jean, avant de nous dire que Dieu est amour, nous dit que Dieu est lumière. Dieu nous communique son énergie, comme le soleil à la terre. Prier c'est s'ouvrir à la lumière, comme les églises romanes s'ouvrent à la lumière. Et c'est la lumière qui chasse les ténèbres. Nous ne sommes pas à l'intérieur du soleil, mais pourtant chaque rayon de sa lumière c'est le soleil. Prier c'est ... se laisser ensoleiller.

## *Prier avec tout notre corps, tous nos sens*

\* « Ecoute, Israël ».

Prier c'est faire silence pour écouter. Ce qu'on entend d'abord c'est le bruit de nos pensées, qui nous disent quand même quelque chose de Dieu. Nous nous exprimons devant Dieu tels que nous sommes, nous exprimons la réalité de notre monde. Et c'est là que Dieu peut nous parler, non dans une fuite du monde.

\* Pour voir Dieu, le regard doit être purifié.

Là où les hommes voyaient une pécheresse, Jésus voyait une femme. Son regard ne s'arrêtait pas au visage. A travers la réalité du monde, à travers les foules et ses visages, il nous faut contempler la réalité de Dieu. « Les cieux et la terre racontent la gloire de Dieu ». Le cosmos est une parole de Dieu qui nous est livrée et que nos yeux ne savent pas contempler. Mais voir Dieu à travers sa création, c'est déjà une participation à la vision béatifique. Prier, c'est contempler le visage de toute chose, et ce visage est une présence. Si nos regards prenaient le temps de se poser, de se reposer ... Il faut prier avec ses yeux. C'est introduire la grâce dans nos rapports avec les autres et le monde. La grâce, c'est la beauté.

Saisir l'invisible à travers ce qui se voit. Cesser d'être des voyeurs pour devenir des visionnaires, passer de la vue à la vision, et de la vision à l'union, et de l'union à la communion. C'est l'eucharistie.

Notre faculté de voir est devenue une capacité d'observer et de constater des données sur lesquelles s'exerce notre raison abstraite, pour ensuite les ordonner et élaborer ce que R.-M. Rilke appelle « un faire sans image ». Ainsi s'étiolent nos imaginations créatrices parce que les concepts en ont pris la place. Or nos yeux ne sont pas que des instruments, ils sont liés au cœur.

Nous vivons dans notre vision ; voir c'est vivre, c'est un acte. Ce que Jésus-Christ nous promet, c'est une vision. Le témoin est celui d'une vision : « Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé du Verbe de Vie, — car la vie s'est manifestée : nous l'avons vue, nous en rendons témoignage » (Jn 1,2-3). Comme le dit saint Augustin : « Seul l'amour est capable de voir », et comme l'écrivait Vincent Van Gogh à son frère Théo : « Il n'y a rien de plus artistique que d'aimer les gens ».

L'artiste peintre ne peint pas le monde devant lui, il peint le monde en lui. Il en est de même dans notre relation à Dieu. Saint Paul l'affirme avec force : « Ce n'est pas moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Gal 2,20). Ce n'est pas quelque chose comme une prestation que l'artiste fournit, c'est une obéissance contemplative qui peut aller jusqu'à la passion. La poésie est une forme de la passion du verbe. C'est pour cela qu'une œuvre d'art résiste toujours à l'analyse (bien que celle-ci soit nécessaire pour montrer la proportion et l'harmonie



des diverses parties), car la beauté et ce qui en fait l'unité ne sont jamais constitués par la synthèse de ses divers éléments.

En art, ce qui est inconcevable devient visible d'une manière inconcevable ; c'est l'émergence de la profondeur, une épiphanie : « La vie a été manifestée et nous l'avons vue » (1 Jn 1,2), « Je ne te connaissais que par ouï-dire, mais maintenant mes yeux t'ont vu » (Jb 42,5). Il n'existe pas de spirituel à l'état pur dans la Bible. Image et Parole y sont liées. La Parole montre et l'image démontre. Ainsi en est-il dans la liturgie : la Parole se donne à voir.

« L'incarnation du Christ est révélation de la beauté, dit Dostoïevski, mais c'est seulement dans l'Esprit qu'on en a l'intuition. La nature attend en gémissant que sa beauté soit transformée et transfigurée par l'homme devenu saint ». C'est une tâche eschatologique et une des fonctions de l'art apparentée à la vision des choses ultimes (Apocalypse).

L'aspiration à la beauté coïncide avec la recherche de l'Absolu et de l'infini. Chez tous les artistes, croyants ou incroyants, des termes comme transfiguration, incarnation, lumière, contemplation, esprit sont toujours actuels et témoignent de l'unité secrète qui existe entre l'Art et la religion. L'Esprit Saint a parlé par les prophètes, mais il a parlé aussi par la beauté. C'est la fonction théophanique de l'artiste de nous le révéler.

\* « Nous avons touché le Verbe de Vie ».

Le toucher est attaché à la pesanteur des choses. « Il le toucha et il fut guéri ». Imposer les mains ... C'est par l'imposition des mains que j'ai reçu le sacerdoce, que nous sommes entrés dans l'Eglise, c'est par le toucher en profondeur de Dieu que nous avons été transformés dans nos vies. Il y a des mains qui chosifient, qui bestialisent, qui aplatissent. Mais il y a des mains qui apaisent, qui guérissent, qui divinisent. Le travail manuel est la prière des mains, la plus belle de toutes. C'est par la main que l'homme manifeste la présence de l'Esprit au cœur de l'univers.

La prière est une étreinte qui nous libère. On ne peut prier avec les poings fermés, encore moins avec des griffes, mais seulement avec les mains ouvertes.

**\* Goûtez et voyez comme est bon le Seigneur ».**

La Sagesse ... Le sel ... Le sage, le *sapiens*, c'est celui qui donne du goût aux choses, qui goûte la saveur de l'être. Finalement, prier c'est avoir le goût de Dieu. J'aime prier comme j'aime une bonne nourriture. Dans l'eucharistie, Dieu se donne à manger, à goûter. L'eucharistie est le signe sensible de l'amour.

**\* « Que ma prière s'élève comme un encens ».**

L'odorat est le sens le plus subtil de tous. Sentir, c'est découvrir la présence de l'autre. Ce n'est pas pour rien qu'on a créé les déodorants. On n'aime pas les odeurs. Il y a des déodorants spirituels aussi. Le parfum de quelqu'un, c'est un peu son secret, son essence. On dit de certains : « Je ne peux pas le sentir ... ». Essayons de sentir les autres, pour pouvoir sentir Dieu. Le pouvoir de l'encens, c'est de nous faire entrer dans un nouvel état de conscience, de nous éveiller à la beauté d'une présence qui surgit au milieu de nous. Symboliquement l'encens nous fait sentir Dieu. On peut fermer les yeux, se boucher les oreilles, mais il est difficile de lutter contre une odeur. On sent la présence de l'autre, même si on ne le voit pas.

Répondre son parfum est l'acte par lequel on s'en remet totalement à Dieu dans la prière. C'est ce qu'a fait Marie-Madeleine. Elle voulait manifester la présence de l'amour jusqu'à la faire sentir à tout le monde.

« Que ma prière s'élève comme un encens », cela veut dire que nous nous remettons à Dieu dans notre essence comme dans notre existence.

La liturgie, qui est l'espace de la prière, c'est alors le lieu de la purification et de l'unification de tous nos sens.

## *La liturgie, lieu d'unification de notre existence*

Prier, ce n'est pas rechercher des sensations, c'est les accueillir et les orienter vers Dieu, et aller ainsi vers Dieu de tout notre être. Le contraire d'une célébration serait l'utilisation démoniaque, narcissique, de nos sensations, qui

nous ferait nous autocélébrer. Nous nous enfermerions dans un cercle autosuffisant qui nous boucherait les yeux et les oreilles à la présence de l'Autre au milieu de nous, au risque de nous enfermer dans une sensation, la sensation peut être une idole.

Une icône nous met en présence de Dieu. L'image peut nous révéler la beauté du monde. Une idole nous aliène, car elle se prend pour la réalité, pour l'absolu. C'est la liturgie qui devrait nous libérer des idoles.

L'abbatiale de Pontigny est une icône debout. Dans la liturgie, la communauté a réalisé dans l'instant. Elle continue à exprimer la prière de la communauté.

L'homme dit Dieu devant le monde et il exprime la réponse du monde devant Dieu. La liturgie, selon saint Jacques (Jc 1,22), n'est pas seulement le fait d'écouter la Parole, mais celui de la créer : « Ne soyez pas seulement des auditeurs qui s'abusent eux-mêmes ... mais soyez des *Factores Verbi* » — que nous pouvons traduire par « Poètes de Dieu ». La poésie est parole en acte, parole qui fait être ce qu'elle exprime.

Quand Jésus dit : « Priez sans cesse », cela ne veut pas dire faire des prières, c'est vivre en état de prière. Un état qui correspond à la véritable nature de l'homme. Ce n'est pas une activité séparée, c'est une actualisation dans nos vies de la grâce du baptême.

## *Prier, ça ne sert à rien ...*

Le baptême est une action gratuite, le travail en nous de la grâce. C'est-à-dire que la prière est le contraire de ce qui a du prix. La prière n'a pas de prix. Le plaisir est monnayable, pas la joie. A quoi ça sert de prier ? A rien. C'est au

delà de l'utile et de l'inutile. Si ça servait à quelque chose, ça serait terrible. Les pharisiens priaient parce que ça leur servait à asseoir leur domination sur les autres. C'est comme si on demandait à un couple à quoi ça sert de s'aimer ...

On se paye le luxe de prier. C'est le contraire de l'arbitraire et du fortuit. La gratuité met en échec toutes les logiques du monde, y compris les théologiques. Je ne vois pas pourquoi la science de Dieu serait seulement l'objet de la logique, et non de la poésie, de la gratuité, du charme. La prière c'est la logique de l'amour qui s'impose par sa beauté. Je ne dis pas joli, je dis beau. La beauté, c'est quand le visage de l'autre correspond à sa réalité intérieure. Le visible et l'invisible. Le ciel et la terre coïncident quand la terre exprime le ciel. C'est le buisson ardent, c'est le feu que le Christ est venu allumer sur la terre. « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » : nous n'avons rien à demander que cela. Le reste, c'est donné par surcroît.

Le royaume de Dieu c'est l'arbre qui fait remonter au ciel ce que la terre lui a donné. La terre a porté son fruit ... La logique de l'Incarnation c'est la logique de la création. La création c'est l'Incarnation dans son accomplissement.

La prière est ainsi l'activité la plus gratuite de l'homme, la plus créatrice, la plus artistique ... C'est pour cela que dans une société où tout est quantifiable, la prière n'a plus de place, pas plus que l'art.

Quel est ce monde que Jésus-Christ a rejeté ? C'est la donnée mondiale de la nécessité, l'état de désordre, d'hostilité, d'atomisation, de désagrégation, de ségrégation, et son nom est « Légion ». A la question de Jésus : « Quel est ton nom ? », l'esprit impur qui tourmente le Gerasénien, avait répondu : « Légion est mon nom, car nous sommes beaucoup ! » (Mc 5,8). Il aurait pu dire : « Je suis une société anonyme, je suis la civilisation de la quantité ».

La voie évangélique est celle de la liberté créatrice, celle de la qualité où générosité et sainteté se fécondent mutuellement, celle qui n'accepte pas le monde tel qu'il est et qui nous libère de la prison de la nécessité.



Job se plaint de la disproportion qu'il y a entre ses malheurs et sa respon-

sabilité. A la fin, il se repent de sa plainte elle-même. Il aime Dieu pour rien. Le dernier mot de l'amour de Dieu est aussi le dernier mot de la sagesse de la Croix. La prière atteste que l'homme ne se définit pas seulement par la satisfaction de son besoin, mais aussi par le désir et le dépassement de son désir. L'amour-charité est le dépassement du désir.

La prière est aussi gratuite que notre existence. Nous sommes venus à la vie gratuitement. Nous ne savons pas comment et pourquoi. La prière est aussi mystérieuse que notre existence. Elle ne sert à rien parce qu'elle est tout entière amour.

# *Modernité - sécularisation*

**Compte rendu de la session de Londji (Cameroun)**

**du 1<sup>er</sup> au 4 juillet 1987**

Les participants prévus d'autres pays n'ayant pu venir pour des raisons de transport ou de disponibilité, cette session a été très « camerounaise ». Ce compte rendu est donc très centré sur la société du Cameroun. La réflexion s'est jouée à partir du thème proposé aux équipes du Tiers Monde : « modernité et sécularisation ».

Le phénomène de la sécularisation apparaît au Cameroun au cœur du conflit entre tradition et modernité. La tradition, c'est toute une conception de l'homme, des forces de l'univers et de Dieu qui s'impose comme fondement d'un type de société avec ses institutions et ses coutumes. La modernité a fait irruption il y a un siècle avec la colonisation : elle comporte des techniques nouvelles, des pouvoirs nouveaux (pouvoirs économiques, appareil d'Etat...) des idées nouvelles qui s'affrontent avec la tradition.

Historiquement, l'Eglise catholique est liée à la modernité dans ce pays. A ce titre elle a joué un rôle dans ce processus de sécularisation par rapport à la religion traditionnelle. Mais en même temps elle est elle aussi mise en question par la sécularisation entraînée par la modernité. Nous avons réfléchi aux rôles que pourrait avoir l'Eglise dans un contexte de sécularisation, mais auparavant nous avons souligné l'impact de l'Evangile dans ce processus.

Dans un premier temps, il importait de vérifier si et comment un processus de sécularisation affectait la société camerounaise.

# I - Modernité et sécularisation

Nous avons défini la sécularisation comme une conception de la société autonome par rapport à toute conception religieuse. Ou, selon la définition de Jean-Marie Ploux : « l'absence de références religieuses pour asseoir le consensus social et la vie personnelle ». Il faut en effet distinguer la société camerounaise qui, en tant que société, semble bien engagée dans un processus de sécularisation, et les hommes eux-mêmes avec leur mentalité, qui reste largement marquée par la croyance. Au début de notre session cette distinction entre l'idéologie véhiculée par les institutions de la société moderne et les mentalités et idéologies traditionnelles des gens eux-mêmes était soulignée par ceux d'entre nous qui sont dans le milieu rural : la sécularisation est une réalité importée. Comme toutes les denrées venant des blancs, donc de l'extérieur, on essaye de l'utiliser, mais cela ne touche pas l'essentiel de la vie des gens, ni la matrice de la société, qui reste la tradition. D'autres parmi nous habitent en ville ; en contact avec des cadres et des enseignants (1), ils observent qu'en fait ceux-ci intériorisent profondément les conceptions du monde importées et se détachent plus vite qu'on ne le croit de la tradition. La tradition est devenue fragile, elle n'a plus de parole, elle a perdu ses moyens de transmission et ses éléments de régulation : il n'y a plus d'initiés, d'adultes qui pourraient à leur tour transmettre ce qu'ils ont reçu.

Pour approfondir ce point en débat, nous avons tenté de répondre à la proposition de Jean-Marie Ploux : « Il serait bien nécessaire de faire un inventaire aujourd'hui de ce qui constitue réellement la sécularisation ».

Nous reprenons ici le plan qu'il a lui-même utilisé à propos de l'Egypte.

## I - Ce qui favorise la sécularisation

### 1) L'argent et la technique

Il est hors de doute que les premiers facteurs qui favorisent la sécularisation sont techniques et économiques. Ils provoquent un changement dans les moyens d'accès à la réussite sociale. La tradition proposait des moyens d'acquérir la « puissance », c'est à dire la possibilité de réussir sa vie, d'avoir des biens et une descendance. C'est cette « puissance » que beaucoup ont cherché dans le christianisme apporté par les blancs : « Dieu a manifesté d'abord

(1) C'est le cas en particulier de Francis Cagnac et Jean-Marie Grassin.

sa puissance aux blancs »... Au Nord Cameroun, l'islam apparaissait aussi fortement comme une religion qui « donne de la puissance » et qui prône la réussite. Or, cela est en train de changer. Jean Audoin nous a cité les résultats d'une enquête réalisée à Abidjan (2). Il s'avère que la dimension religieuse apparaît inefficace et inutile pour la profession, le développement, la vie conjugale, la politique... Les valeurs de sécurité et de protection contre le mauvais œil, qu'on cherche encore dans la tradition, ne sont pas relayées par le christianisme et l'islam. La « puissance », on ne la cherche plus dans la religion traditionnelle ni dans les religions importées, mais plutôt dans l'argent et les relations avec des gens bien placés. Certains ont un rapport négatif avec les ancêtres : ils sentent que les ancêtres sont contre la vie moderne ; alors ils cherchent à les exorciser, pour qu'ils ne les empêchent pas de vivre comme ils le souhaitent.

Nous avons évoqué seulement le rôle de la télévision, qui est toute nouvelle au Cameroun. Mais d'ici l'an 2000, avec les satellites, chaque village recevra une avalanche d'images du monde entier. Il y a là un facteur déterminant de sécularisation. D'autant plus que l'Eglise du Cameroun ne semble pas avoir réfléchi à son rôle à l'intérieur de ce moyen de communication déjà très populaire dès la première année.

## 2) L'exploitation

Emile Douzamy nous a parlé de la situation des 3 000 ouvriers d'Hévécam, une des grosses plantations d'hévéas sur le territoire de sa paroisse. L'entreprise est dirigée par des blancs, anciens d'Indochine ; les salaires sont de 2,25 FF de l'heure... Les conditions de travail sont très difficiles, en particulier à cause du manque de repos : 1 ou 2 jours de congés par mois. Les gens viennent là pour accumuler un peu d'argent avant de faire autre chose, mais beaucoup ne tiennent pas le choc. Ils sont déracinés de chez eux, ils se sentent séquestrés sur la plantation. Ils n'ont pas le temps de penser à autre chose qu'au travail et à l'argent qu'ils vont gagner. C'est l'entreprise qui fixe les nouvelles valeurs. Cela contribue peu à peu à annuler la tradition. Dans ce contexte, la religion chrétienne comme la tradition n'apparaissent pas capables de contrebalancer ce rouleau compresseur.

## 3) La mise en place d'un Etat moderne

A titre de symptôme, nous avons étudié le dernier livre du président de la République : Paul Biya. Ce livre a été amplement cité et commenté dans la presse et à la télévision. Les questions centrales touchent à l'économie (en particulier à l'agriculture, pour assurer l'auto-

(2) R. Deniel « Religions dans la ville. Croyances et changements sociaux à Abidjan » Inades, Abidjan 1975.



suffisance alimentaire) et à l'unification politique et culturelle. Le Cameroun, dans ses limites géographiques héritées de la colonisation, est un pays très divers, aux plans ethnique et religieux. Le projet affiché de P. Biya est de passer d'un Etat multiethnique à un Etat national. Il faut dépasser le tribalisme. La tradition est connotée négativement : elle maintient des solidarités très limitées à la famille et à l'ethnie, elle entretient des mentalités sclérosantes. Pour P. Biya, « le véritable sous-développement est mental et culturel » : loin d'être alors un manque, c'est un « trop plein de croyances, d'attitudes et de comportements », une incapacité à prendre rationnellement son destin en mains. « C'est le cas, par exemple, lorsque l'on veut réussir non par ses efforts personnels, mais par la vertu des gris-gris » (p. 96). L'agent principal de cette œuvre d'unification est l'Etat. On nous décrit un Etat fort, garant de l'équilibre au milieu de forces divergentes. La laïcité de l'Etat s'impose à tout Etat démocratique, mais plus encore à une nation diversifiée au point de vue religieux : la diversité religieuse (Islam, diverses Eglises chrétiennes, animisme) empêche de toute façon de faire de la religion un ciment national. P. Biya se réfère à Tocqueville quand il explique sa conception du rôle politique de la religion : la religion est « utile à l'hygiène morale des citoyens, elle a une contribution importante à apporter à la paix sociale. La fixité des croyances religieuses contient les passions éphémères des hommes. La religion empêche de tout concevoir et défend de tout oser » (p. 38). Pour réaliser ce dessein d'unification nationale et de développement, le livre fait peu référence à des structures intermédiaires, encore moins à des structures d'Eglise, comme partenaires de l'Etat. C'est très net pour l'enseignement et la santé, où les Eglises ont pourtant encore une place très importante. Il y a d'un côté l'Etat, de l'autre chaque citoyen. Le développement c'est l'affaire de chaque homme pris individuellement. Le livre s'intitule « pour le libéralisme communautaire » : or l'aspect communautaire n'apparaît pratiquement pas, peut-être par peur de retomber dans les solidarités ethniques ?

Toutes proportions gardées, ce livre reflète un discours sécularisé que bien des hommes politiques français pourraient tenir. Il reconnaît l'intérêt des valeurs religieuses, mais dans un cadre très étriqué.

Ce n'est pas parce que le président et l'appareil d'Etat développent une idéologie sécularisée que la société camerounaise peut être dite sécularisée : nous y reviendrons. Mais c'est quand même tout à fait symptomatique.

#### **4) Le rôle de l'Eglise**

Dans son texte sur la sécularisation, Jean-Marie Ploux rappelle que « dans les colonies il n'y a pas eu séparation de l'Eglise et de l'Etat » (p. 7). Ce phénomène, qui a fait de l'Eglise l'alliée de la puissance colonisatrice, a joué à terme dans le sens de la sécularisation. Le Christ est blanc, sa religion est celle des blancs. La puissance de l'Eglise est liée à la puissance que procure la modernité. Et peu à peu on s'aperçoit qu'on n'a pas

besoin de l'Eglise pour acquérir cette puissance. D'autant que cette Eglise a prêché bien souvent, en particulier dans le sud, un salut spirituel et privatisé. Dans l'enquête déjà citée, la religion apparaît comme un ensemble de dogmes et de rites, mais peu liés à la vie sociale quotidienne.

Il faut un peu nuancer ce jugement au plan historique. En effet le Cameroun, ancienne colonie allemande, a eu un statut spécial de mandat anglais et français, sous le contrôle de la S.D.N. Durant cette période, l'Eglise a joué un rôle pour défendre les populations du Cameroun auprès de la S.D.N. De même dans le Nord, les Eglises sont pour les Kirdis des montagnes un moyen de résister à l'emprise des Foulbés. Cela nous amène à un 2<sup>e</sup> versant de notre réflexion.

## ***II - Les facteurs de résistance***

### **1) La force de la tradition**

Face à la sécularisation, au sens où nous l'avons définie, c'est bien la tradition elle-même qui est le meilleur rempart. La cohérence interne très forte des sociétés africaines a été bousculée par le contact avec la civilisation de type occidental. Elles sont peu à peu privées de leur ressort, de leur pouvoir. Mais la visée globale semble demeurer, parfois dans la clandestinité. La vitalité de cette cohérence interne demeure à travers les épreuves ; C'est plus ou moins vrai selon les ethnies en fonction de la façon dont elles ont su garder leurs structures sociales.

Toute vie qui vient de « l'extérieur » doit être digérée, réinvestie dans « l'intérieur », car on ne peut quitter son monde sans mourir. Ce processus se réalise par des canaux que nous avons du mal à analyser. Les Africains s'acculturent à une vitesse fabuleuse, actuellement ; mais pour beaucoup la conception fondamentale de la vie demeure.

Dans le domaine de la santé, la médecine moderne a bouleversé le rôle de Dieu et des forces par rapport à la maladie et à ses causes. Comme nous le disions en 1984, « il y a ceux qui sont en lien avec les forces de la nature et qui mettent les gens dans un rapport bénéfique (les guérisseurs et les féticheurs) ou dans un rapport maléfique (les sorciers) avec ces forces de la nature et de la société. Dans cette compréhension du monde, chacun est inséré dans un réseau de multiples liens invisibles qui produisent la maladie ou la santé, l'échec ou la réussite. L'idée que la maladie est liée à une cause médicale est bien loin de tout cela. La " parole médicale " apportée par l'occident et par l'Eglise est un exemple typique d'une parole extérieure : on l'utilise, mais selon la gravité de la maladie on va voir

aussi le guérisseur ». A partir de son expérience d'infirmière, Bernadette Tricot nous a montré l'écartèlement des gens, particulièrement des jeunes, face à la maladie. Elle a cité le cas d'un jeune infirmier atteint d'un cancer. Il savait très bien la cause de sa maladie. Sa famille renvoyait la cause sur sa femme. Il s'est trouvé constamment balotté entre l'hôpital et le guérisseur.

On constate donc une situation éclatée, en équilibre instable, avec des phénomènes de double parole, de double langage. Car, si les valeurs traditionnelles ont du mal à fonctionner, les valeurs de la modernité ne fonctionnent pas très bien non plus !...

## 2) Le dysfonctionnement des valeurs modernes

Paul Biya entend appuyer sa politique sur des valeurs laïques, voire « spiritualistes » (p. 113). Il parle de solidarité, de sens du bien commun, d'égalité, de pouvoir comme service, etc. Mais nous constatons que le consensus populaire autour de ces valeurs n'existe pas. Dans la société traditionnelle, chacun a sa place fixée selon une certaine hiérarchie. L'aîné est supérieur au cadet, par exemple. Dans la société actuelle, on parle d'égalité, mais tout naturellement les plus gros et les plus forts ont plus de droits que les autres. Le pouvoir comme service de la société, la notion de service public ne sont pas facilement assimilés : si quelqu'un a une parcelle de pouvoir, c'est normal qu'il en profite ! Le langage officiel parle de solidarité, mais ensuite la vie quotidienne rejoint la tradition : la solidarité c'est ma famille, à l'exclusion des autres.

A travers ce double jeu de valeurs, il y a un phénomène qui se développe, c'est l'**individualisme**. Il semble bien que finalement, les dysfonctionnements de la modernité ne rejettent pas forcément les Africains du côté de la tradition (il faudrait tenir compte de l'intégrisme musulman et des nouvelles religions synchrétiques africaines, mais ces phénomènes sont peu présents au Cameroun bien qu'on observe une montée des sectes). Ils produisent ce qu'il ont produit chez nous : une montée de l'individualisme. Autrefois, l'individu ne pouvait pas vivre en dehors de sa communauté. Aujourd'hui l'argent le permet et l'on voit certains refuser de jouer le jeu de la solidarité familiale. De prime abord, pour nous qui sommes au Cameroun, l'individualisme n'est pas uniquement négatif : il permet à des gens d'émerger, de se découvrir individus existant par eux-mêmes, capables de se prendre en main et de réussir leur vie. Cet aspect d'individualisation ou de personnalisation nous semble nécessaire aujourd'hui en Afrique.

Mais nous en savons bien l'**ambiguïté**, et les conséquences que l'individualisme a produit en occident, où l'Eglise a laissé la foi se privatiser.

Nous avons souligné qu'avec ou sans sécularisation, ce phénomène de privatisation

a déjà depuis longtemps été produit par l'Eglise elle-même : dans les villages du Sud, les chrétiens sont nombreux à la messe, mais ils pratiquent individuellement ; leur foi a peu d'influence sur la vie du village, elle est vécue « individuellement en troupeau » comme disait l'un de nous. Et cette foi est vécue en parallèle avec la tradition, sans dialogue entre les deux.

Pour l'Egypte, Jean-Marie Ploux conclut qu' « au total les facteurs de résistance semblent l'emporter ». Les raisons données tiennent surtout à l'Islam, à son emprise historique et idéologique sur les individus et la société. Ici, même dans le Nord, l'Islam n'a pas une telle emprise, il doit composer avec un Etat de type laïc. L'Eglise catholique très majoritaire au Sud a produit en fait une certaine privatisation de la foi. Et la tradition a perdu une bonne partie de sa force et du poids de sa parole...

### **3) Un christianisme en prise sur la réalité sociale**

Un des facteurs de résistance à la sécularisation et à ses effets négatifs (foi sans impact social ou tentations de restauration, etc...) pourrait bien être le christianisme lui-même. Nous sommes témoins de groupes de chrétiens pour qui l'Evangile devient un projet libérateur qui les transforme et les rend actifs pour transformer la société autour d'eux. Pour ceux-là, la société ne se construit pas en dehors d'une référence à Dieu, ils en témoignent par leur action.

Ce point nous a semblé suffisamment important pour que nous en fassions une 2<sup>e</sup> partie de notre réflexion.

## **II - Evangile et sécularisation**

Plusieurs d'entre nous ont participé à la naissance de groupes qui se réunissent autour de la lecture de la Bible : petits groupes organisés dans le cadre d'une paroisse ou d'un secteur, groupes de migrants de l'autre côté de la Sanaga, voire assemblées du dimanche dans le Nord. Même s'ils pourraient exister dans d'autres milieux, ces groupes démarrent souvent parmi les pauvres. « La bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres » : les pauvres découvrent dans l'Evangile une parole libératrice.

## 1) Inverser les mentalités

Pour l'homme Bêti, l'existence de Dieu n'est pas mise en cause, mais ce Dieu vit dans une sphère qui ne communique pas avec le monde de l'homme. Il est impersonnel et froid à force de distance. Il existe, c'est certain. Mais il n'est pas en relation avec l'homme. Cette autonomie de l'homme par rapport à son Dieu procède, nous semble-t-il, d'une forme assez avancée de sécularisation, puisque l'homme peut vaquer à ses affaires sans que Dieu y intervienne aucunement.

Mais comment l'homme vaque-t-il à ses affaires ? Quel est son rapport au monde ? En fait, le monde de l'homme est peuplé de forces occultes qui déterminent les rapports des hommes entre eux, et des hommes aux choses. Ce monde n'est pas sécularisé : l'homme n'y a plus d'autonomie. Il est dominé par ces forces qu'il ne peut maîtriser. La recherche même de cette maîtrise est impensable. La seule liberté est d'essayer de se concilier ces forces ou de s'en protéger. De façon simpliste, nous dirions que l'homme est autonome et sécularisé par rapport à Dieu, mais dépendant et dominé par l'univers dans lequel il se meut.

Pour Arnaud de Boissieu, la dynamique chrétienne propose d'inverser ces deux propositions. Elle apporte fondamentalement un changement de l'image de Dieu et du rapport avec lui : découvrir un Dieu qui fait alliance et qui agit dans l'histoire des hommes. Et cette relation nouvelle à Dieu vient alors libérer des forces qui nous dominent. Arnaud cite un commentaire de la Genèse qu'il a lu récemment avec plusieurs groupes : « Dieu a remis au pouvoir des hommes ce qui est sur la terre : il les a revêtus de force, comme lui même ; à son image il les a créés ». (Sir. 17, 2-3). C'était pour eux un langage complètement neuf.

Dans les plantations d'Hévécam, Emile est sollicité pour lancer la JOC par des jeunes, anciens séminaristes. « J'ai démarré des cercles de réflexion à partir de la Bible plutôt que de démarrer tout de suite la JOC. Ces rencontres permettent d'éclairer les jeunes, le mot clé qui ressort toujours c'est : libérer ».

## 2) Devenir sujet actif de son histoire

Bernard Foy et Arnaud racontent comment dans leur zone, depuis 3 ans, ils avaient proposé aux chrétiens des thèmes touchant au développement. La première année, cela a eu du mal à passer, en particulier auprès des prêtres africains : le développement, c'est une affaire de blancs. Puis ils se sont tournés vers des thèmes de l'Evangile et ont parlé de promotion humaine. Et à partir d'un approfondissement de ces thèmes bibliques, une transformation s'est opérée. Une lecture de Eph. 6, 10-17, a été déterminante : le rôle du chrétien est de combattre les forces du mal. Et pour ce combat il n'a que lui-même et le Christ, « le bouclier de la foi » et « le glaive de l'Esprit ». Le chrétien confirmé est envoyé à ce combat par le Christ. Les gens ont pris conscience qu'ils cherchent spontanément à se protéger des forces du mal, et non à lutter contre.

Nous voyons peu à peu l'Évangile rendre les gens responsables individuellement de leur vie. Ils deviennent sujets. C'est eux qui répondent de leurs actes, qui sont invités à décider de leur vie. Leur prière devient dialogue avec Dieu et non plus une « prière puissante », une prière qui vise à obtenir une protection.

« Ce que nous avons entendu m'a traversé. Ça touche mon sang ». Cette phrase exprime bien la transformation qui s'opère. Dans la vie d'un Bêti, il y a essentiellement la vie interne de la tribu : ce qui vient de l'extérieur est utilisé mais ne peut rien apporter de fondamental. Or l'Évangile survient comme quelque chose d'extérieur qui entre dans leur « intérieur », dans leur « sang ». Une parole venue de l'extérieur peut les transformer. C'est une réelle libération. Ces découvertes faites ensemble, en groupe, sont en train de façonner un homme nouveau, un homme personnalisé, capable d'entrer dans la modernité, capable de penser par lui-même pour sortir des sentiers battus de la tradition.

Les gens ici sont structurés dans l'obéissance à la parole venue d'en haut : celle du chef, du technicien et aussi du prêtre. Le message évangélique qui renvoie chacun à sa responsabilité personnelle, s'il est libérateur, est en même temps difficile à accepter. Nous avons du mal à mesurer la transformation radicale qu'une telle perspective entraîne dans les cultures africaines, habitués que nous sommes (ou que nous croyons être) à l'idée que Dieu a remis à l'homme la responsabilité de construire le monde.

De fait, nous constatons un lien entre cette découverte nouvelle de la Parole de Dieu et la prise en charge du travail de développement. Ceux qui sont les plus assidus à la lecture de la Bible sont ceux qui sont les plus motivés et actifs dans le développement.

### **3) Prendre des risques par rapport à la tradition**

Une telle façon de se situer entraîne des risques : celui de quitter la sécurité du groupe pour marcher seul, celui de quitter une loi pour devenir « sans loi », et être renvoyé à sa seule conscience ; les musulmans nous reprochent de faire sortir les gens du clan. Nous avons signalé tous les problèmes du mariage qui, comme en Europe, est remis en question, à tous les plans (coutumier, civil et chrétien). Il y a eu un phénomène très fort de libération de la femme, que les Églises ont fortement encouragé depuis longtemps. Les filles scolarisées ne veulent plus être traitées comme leur mère. Beaucoup ne se marient pas. Parmi celles qui ont un travail et un salaire, certaines veulent avoir des enfants sans se marier. « Mon mari, c'est mon travail... ». Elles trouvent leur soutien et la possibilité d'être indépendantes dans leur travail et l'argent qu'il procure. Cela n'est pas sans questions. On sent actuellement un vide de références qui ne fait que s'amplifier du fait du mouvement de sécularisation. Il faut tout créer. Il n'y a pas de cadre pour un foyer chrétien.

Mais justement, face à ce vide, la personnalisation apportée par l'Évangile peut armer les chrétiens pour entrer dans cette modernité sans repères.

#### 4) Une théologie de la libération de l'homme africain ?

Parmi d'autres, Jean-Marc Ela appelle de ses vœux une « théologie sous l'arbre » (3) qui dépasserait une recherche théologique « cantonnée d'abord dans le domaine de la tradition culturelle », mais qui accompagnerait l'effort du peuple qui s'affronte aux vrais problèmes du sous-développement et de l'oppression.

Dans ces groupes où l'Évangile libère les hommes « dans leur sang », n'y a-t-il pas une authentique théologie de la libération qui naît ? Il y a 3 ans, nous définissions cette expérience comme une nouvelle parole pour l'homme africain. « Cette parole, c'est le projet libérateur de Dieu raconté par la vie de Jésus Christ qui transforme la vie des hommes ».

Dans ces groupes d'Évangile, tous sont sur le même plan devant la Parole : riches et pauvres, femmes et hommes, noirs et blancs. Nous, les missionnaires, nous n'avons pas plus la parole qu'eux. Les gens ne sont plus obligés de passer par nous, prêtres, pour aller à Dieu : la Parole parle au centre de leur vie. La parole circule et nous sommes sur la même ligne qu'eux. Les gens le sentent bien. Notre rôle est alors d'ouvrir des chemins de connivence avec eux, en vue d'une nouvelle fraternité : une fraternité réellement chrétienne.

Nous renvoyons ici au compte rendu de la session de 1985 (LAC n° 114, p. 4) où nous avons longuement évoqué les conversions et les libérations auxquelles nous nous sentons nous-mêmes appelés par cette pratique de la lecture de l'Évangile.

C'est une lecture à long terme, en groupe, où peu à peu on « mange la parole », on la digère. Et ce processus laisse les Africains libres de concrétiser de façons diverses la libération qui s'opère en eux (lutte pour le développement villageois, lutte contre la sorcellerie, etc...). Cela vient alors complètement d'eux, c'est leur affaire, ce n'est plus nous qui apportons nos techniques de développement et de libération.

Nous assistons à un début de libération en profondeur des pauvres par l'Évangile. Ces germes de théologie de la libération de l'homme africain nous semblent porteurs d'avenir. Ils peuvent rendre les chrétiens capables d'affronter la modernisation et les phénomènes de sécularisation qu'elle entraîne.

(3) op. cité, p. 215.

Encore faut-il que ces hommes qui se transforment, qui ne pensent plus comme les autres et qui, d'une certaine façon, se coupent de leur famille, trouvent une nouvelle communauté où ils puissent se retrouver. Cela nous amène au rôle de l'Eglise dans un tel processus.

### **III - Eglise et sécularisation**

« La sécularisation est en train de s'étendre au Cameroun. Ici, l'Eglise a eu un certain pouvoir, en particulier par ses œuvres. C'était une parole puissante. Aujourd'hui cette puissance diminue du fait du pouvoir laïc et d'un Etat qui commence à se structurer. Je trouve bon que ce visage d'Eglise soit marginalisé. Un autre type d'Eglise n'est-il pas possible, qui ne soit pas en opposition avec le pouvoir laïc ? » Ainsi s'exprimait l'un d'entre nous. Est-ce une réaction typique de Français sécularisé ? Nous ne le pensons pas. La sécularisation oblige l'Eglise, si elle veut continuer à annoncer l'Evangile, à changer son attitude, à ne plus tout miser sur ses œuvres propres. Car, de toute façon, ces œuvres ont perdu de leur puissance.

#### **1) Une nouvelle efficacité**

Nous nous demandons : « Une Eglise sans pouvoir peut-elle avoir une influence dans la société ? » Nous pensons que l'autonomie des pouvoirs et le rejet de la dimension religieuse ne sont pas forcément liés. L'Eglise doit accepter de perdre du pouvoir pour se lancer dans une nouvelle forme d'efficacité : aider les Camerounais à maîtriser leur devenir et à retrouver ainsi une puissance face à la modernité. Le christianisme peut être un atout efficace pour permettre à l'homme camerounais de trouver sa place dans la société nouvelle, parce qu'il aura été libéré des blocages dont nous avons parlé. Sinon l'Eglise risque de se laisser marginaliser et de s'enfermer dans un ghetto de structures sans impact qu'elle fera végéter.

Mais est-ce que l'Eglise ici a opté pour accompagner l'homme dans la modernité ? Les chrétiens sont-ils bâtis, soutenus, accompagnés, pour pouvoir vivre la modernité dans leur dimension religieuse ? Disant cela, nous soulignons que ce problème n'est pas spécifique à l'Afrique et qu'il est tout aussi réel chez nous, et nous ne voulons pas nous poser en donneurs de leçons.

#### **2) Promouvoir de nouveaux groupes de chrétiens**

La voie d'avenir, nous l'avons dit, est celle d'une personnalisation et d'une libération grâce à l'Evangile. Ceux qui prennent le risque de se lancer dans cette aventure risquent de se



retrouver seuls, en décalage avec leur famille et la tradition. De plus, quand on est seul, on n'a pas de parole. Il faut donc qu'ils puissent se regrouper, créer des groupes nouveaux. Faut-il parler de communautés de base ? Ce mot nous semble ambigu ici car il est souvent prôné dans le cadre des paroisses en vue de créer de simples subdivisions des paroisses. Peut-être faut-il, comme J.M. Ela, parler de « communautés d'Évangile, où les hommes et les femmes prennent en main leur vie et leur avenir » (4).

L'essentiel n'est pas la dénomination, mais que ces groupes existent. Nous constatons que ceux que nous voyons naître sont très liés à des regroupements visant à changer les conditions de vie : maisons du paysan, comités de développement, groupes d'épargne (appelés tontines). Dans ces groupes, les chrétiens qui s'engagent témoignent de la liberté évangélique. Ils indiquent une voie nouvelle pour l'Église.

### **3) Passer des œuvres d'Église à un engagement dans les ONG.**

Certains d'entre nous, comme Jean Audouin, ont eu du mal à faire comprendre leur action de développement dans des organisations laïques. Aucun prêtre africain n'a voulu prendre sa relève, car cela n'apparaissait pas comme une œuvre d'Église : « A quoi sert pour la pastorale tout ce que tu fais ? »

Cette réticence existe aussi au niveau des évêques. Parmi de multiples exemples, nous avons cité l'Inades : c'est une organisation issue des jésuites, mandatée par les évêques d'Afrique de l'Ouest. Elle a aujourd'hui une image de marque plus large que son identité ecclésiale d'origine. Et on constate qu'à Douala et Yaoundé l'Inades est ignorée des évêques. Cela ne semble plus les intéresser, car ils ne contrôlent plus. Si l'Église n'a plus une assise d'œuvres sociales, elle a l'impression de ne plus exister. Le taux de la puissance de l'Église dépendait de ses œuvres...

Quel type d'existence sociale est souhaitable pour l'Église ? N'y a-t-il pas un effort à faire pour que l'Église soit partie prenante d'organisations non confessionnelles ? Bien qu'elles soient parfois critiquées, nous voyons l'importance de certaines ONG au plan local. Elles sont plus efficaces que les structures gouvernementales et peuvent recevoir des crédits qui sont refusés aux œuvres confessionnelles (ce refus est d'ailleurs un signe de la dimension internationale de la sécularisation).

Quelles structures, quelles institutions, quelles ONG faudrait-il promouvoir, qui ne soient pas cléricales, dépendantes étroitement de l'Église, mais que l'Église promeuve, soutienne et

---

(4) J. Marc Ela « Ma foi d'Africain », Karthala, 1985.

inspire, où les chrétiens puissent témoigner de la dimension éthique de leur foi ? L'Eglise ne pourrait-elle pas accepter d'être partenaire d'institutions qu'elle ne contrôlerait pas mais où elle serait impliquée en tant que telle ? Nous sommes restés en fin de session sur ces questions que nous aimerions approfondir par la suite.

---

### *Conclusion*

---

Du fait des participants, cette année, nous avons délibérément axé notre réflexion sur la société et l'Eglise camerounaises.

C'est une pierre très située dans la recherche collective sur « sécularisation et modernité ». Peut-être insistons-nous trop sur le phénomène de sécularisation au Cameroun, par rapport à la réalité d'autres pays ?

En terminant, nous nous sommes dit : le service que l'Eglise a à rendre au peuple camerounais, ce n'est pas d'abord de l'aider à entrer dans le monde moderne ; c'est de lui proposer l'Evangile, cette parole qui est en même temps bonne et nouvelle, ce nouveau visage de Dieu qui est libérant. Et cela peut « créer » un homme nouveau en meilleure position pour se situer dans le monde moderne. Cela ne veut pas dire que ce monde moderne marqué par une sécularisation croissante soit bon. Mais c'est celui qui est en train de s'imposer massivement aux Camerounais. Et le rôle de l'Eglise, ici comme en France, n'est sûrement pas de désertier ce monde ou de s'en protéger, mais d'y signifier le projet libérateur de Dieu.

N.B. : Nous recevrons avec intérêt les réactions à notre réflexion, venant d'autres présents au Tiers Monde ou de France, pour nous aider à relancer notre recherche, dans la prévision de la rencontre plus large des équipes d'Afrique noire et des pays arabes décidée l'an dernier à l'A.G. de la Mission de France.

Dans cette perspective, nous avons cependant décidé le principe d'une nouvelle rencontre à Londji pour ceux d'Afrique noire qui le pourront, début juillet 1988. Pour cette session, nous souhaiterions vivement pouvoir inviter des prêtres africains avec qui nous collaborons et qui seraient intéressés par cette recherche sur « sécularisation et modernité ».

# *Le Prince de la Paix...*

## *Et si on aplanissait ses chemins ?*

Claude Simon.

Aujourd'hui, 8 décembre...

Merci Jean-Marie (Ploux) ! Merci Manu (Daloz) !

Vous venez comme ça, au Havre, pour une rencontre amicale avec l'équipe...

Et j'en suis bien content.

Et puis, sans crier gare, vous me dites :

« Tiens, c'est vrai : Reagan et Gorbatchev se rencontrent à Washington.

Hier soir, il y avait une manif au Havre.

Tu y étais. Dis-nous comment tu as vécu cela...

Fais-nous un papier pour ce soir : on le passera dans la LAC... »

Oui, sympas les copains ! Comme ça, à chaud !

Sans me donner le temps de réfléchir... ni de prier.

Oui, de prier, parce que mon « engagement » pour la paix n'est sans doute pas le tout de ma vie de chrétien et de prêtre, mais ça en fait rudement partie.

Et ça remonte à longtemps,

à 1956, depuis mon retour d'Algérie où j'étais parti comme sergent et dont je suis revenu comme 2<sup>e</sup> classe.

C'est là que j'ai compris la « connerie » de la guerre comme dit la chanson de Prévert et Kosma.

Et c'est là que je me suis dit : « Il faut que je fasse quelque chose... et pas tout seul ! »

J'ai rencontré le Mouvement de la Paix.

J'aurais pu trouver une autre association qui lutte, elle aussi, pour la paix car aucune, bien sûr, n'a le monopole de ce combat.

Mais il se trouve que c'est le Mouvement de la Paix que j'ai rencontré et que c'est là que je milite depuis maintenant plus de 31 ans...

avec la joie des grands moments, la souffrance des incompréhensions, le travail collectif de fournis sans voir poindre le résultat,

les envies de tout lâcher, les acceptations de partage avec d'autres et les refus de récupération, les « d'accord » enthousiastes,

mais aussi les « pas d'accord » lucides (du moins que je crois lucides !) comme il est normal de le dire dans tout groupe humain,

qu'il s'appelle mouvement, syndicat ou Eglise...

Mais revenons à hier soir.

Oui, ce jour-là, Gorbatchev arrive à Washington pour rencontrer Reagan.

Et, aujourd'hui, à l'heure où je vais signer ce papier qui sera bien vite oublié, eux vont signer un accord historique dont on parlera encore dans les siècles à venir.

Mais je ne suis pas jaloux !

Ce serait trop bête, puisque je me bats depuis bientôt 32 ans pour connaître cette heure !

Et même plus que cela, j'y pense.

Parce qu'il remonte à beaucoup plus loin, le 6 août 1945,

Ce jour criminel où le premier largage atomique sur Hiroshima marqua de feu, de sang et de mort l'an I de l'ère nucléaire !

Il aura fallu attendre 42 ans

pour que la rencontre Gorbatchev-Reagan fasse de 1987 l'AN I du Désarmement !

Et bien oui, hier soir, je criais ma joie avec d'autres Havrais

pour fêter cette première victoire des pacifistes.

Parce qu'ils y sont aussi pour quelque chose dans la décision des deux Grands.

Je criais ma volonté d'agir avec d'autres

pour que ce premier pas soit suivi de beaucoup d'autres.

Je criais ma conviction de citoyen français que notre pays doit, lui aussi, s'engager dans ce processus de désarmement

en arrêtant ses essais nucléaires à Mururoa

(que les USA et l'URSS arrêtent aussi les leurs, bien sûr !),

en réduisant ses dépenses militaires

qui, pour la première fois, dépassent le budget de l'éducation nationale...

Oui, je criais... Nous étions quelques centaines à crier cela...  
Bien « pacifiquement », ça va de soi ! Sans haine, sans agressivité...  
mais fermement et la joie au cœur...  
la joie de ceux qui sont sûrs que ça ne doit pas s'arrêter là,  
la joie de ceux qui sont résolus à tout faire  
pour que de nombreux pas soient faits dans la voie du désarmement !  
En mains, nous avons des torches, des bougies...  
symboles d'espoir, de vie...  
mais aussi symboles du feu de l'amour, de la fraternité,  
de la paix qui doit s'étendre sur toute la planète.

Tout cela peut paraître bien naïf  
aux yeux et aux oreilles de ceux qui croient savoir...  
Mais, voyez-vous, dimanche prochain, c'est le 3<sup>e</sup> dimanche de l'Avent...  
C'est aussi le « Dimanche de la Paix », de « Pax Christi »...  
Et c'est l'évangile du prophète qui crie dans le désert :  
« Aplanissez les chemins du Seigneur.. »  
Et si on aplanissait les chemins du Prince de la Paix ?  
« Je vous laisse la paix. Je vous donne ma paix ».  
Je suppose qu'il nous la donne et nous la laisse à construire.  
Parce que, disons-le clairement :  
« Ce n'est pas du tout cuit et il est temps que je me débouche les yeux  
et réagisse contre les lourdeurs ! »

Je me trouve, en effet, un peu hypocrite  
si je parle du Christ « pain de vie » et que je ne fais rien pour les 42 000 enfants  
qui meurent de faim tous les jours.  
Je me trouve hypocrite si je parle de la « liberté des enfants de Dieu »  
et que je ne fais rien pour ceux qui croupissent dans les geôles  
de Turquie, d'Amérique Latine, d'Afrique du Sud ou de Sibérie.  
Je me trouve hypocrite de parler du « Prince de la Paix »  
si je laisse mourir au Liban, en Iran, en Irak, en Afghanistan...  
ou si je laisse faire le surarmement..

Non, vous voyez, je crois que le chemin vers l'homme est le chemin vers Dieu  
et qu'on ne peut aplanir les chemins du Seigneur  
sans aplanir les chemins des hommes.

Je ne peux accepter que 16 milliards de francs  
soient dépensés chaque minute pour le surarmement mondial.  
quand, dans le même temps, 30 enfants meurent de faim.  
Je ne peux accepter que chacun de nos sous-marins nucléaires  
coûte le prix d'un millier d'écoles.  
Je ne peux accepter que l'entretien de la base de Mururoa  
coûte annuellement deux fois le déficit de la Sécurité Sociale.

Je remercie tous ceux et celles, croyants mais surtout incroyants,  
qui m'ont aidé à être prêtre en me faisant découvrir  
que le « J'avais faim, j'avais soif... » de l'évangile,  
c'est aussi une faim de paix, de liberté, de dignité...  
Bien sûr, je chemine aussi avec des chrétiens, dans ce combat.  
Bien sûr, j'aimerais qu'ils soient plus nombreux  
parce que je reste persuadé que l'Eglise de Jésus Christ  
devrait être à la pointe du combat pour l'homme, sur tous les terrains.  
Et j'aimerais tant que les évêques de France  
qui ont écrit naguère « Gagner la Paix »,  
ajoutent un chapitre où ils reconnaîtraient  
qu'un premier point est marqué pour la gagner.  
J'aimerais tant qu'ils disent une parole d'Eglise  
qui serait à la fois parole de joie pour ce premier désarmement  
et parole d'appel à travailler au désarmement complet  
pour une joie complète !

Vous voyez, il y a quelques années,  
je me trouvais à un Congrès Mondial à Sofia.  
Et des gosses de 80 pays sont venus nous dire :  
« Nous sommes les enfants du monde.  
Nous venons exprimer l'angoisse, la souffrance et les espoirs  
de milliards d'enfants de la planète.  
Chaque jour, 40 000 enfants meurent de faim.  
Comment vous, les adultes,  
pouvez-vous souffrir que la beauté soit ainsi crucifiée ?

Nous sommes l'avenir de la planète.  
Sachez que le soleil est à nous.  
Aidez-nous à le faire briller.  
Ne le cachez pas derrière les nuages  
de la faim, de la misère et de la guerre... »

C'était en septembre 80. Depuis ce temps-là, encore plus qu'avant,  
je « laisse venir à moi les petits enfants » pour qu'ils continuent à m'interpeller  
dans ma conscience d'homme, de chrétien et de prêtre.  
Voilà, Jean-Marie et Manu !  
Vous m'avez demandé, à chaud, une première réaction sur la manif d'hier,  
C'est fait. C'est un premier jet.  
Sans doute que si je l'avais écrit dans huit jours, j'aurais écrit autre chose.  
Je veux dire : plus fouillé.  
Ça aurait peut-être même été un peu théologique, qui sait ?  
Car j'ai conscience des manques, des imprécisions,  
des « côtés cœur » plus que « côtés raison ».  
J'ai conscience que, dans ma démarche et celle de mes compagnons de route,  
tout n'est pas pur,  
et qu'il y aurait à aplanir dans mon propre cœur  
pas mal de chemins tortueux...

Mais ce que crois,  
et tel que je connais Jésus Christ, je suis persuadé qu'il est d'accord,  
c'est que, dans ce monde blessé, torturé, mal dans sa peau,  
si on veut aplanir les chemins du Seigneur,  
il faut aller sur les chemins des hommes  
et que, sur ces chemins-là,  
comme dit quelque part « Le Prophète » de Khalil Gibran,  
il vaut encore mieux y marcher en boitant que de refuser d'avancer  
sous prétexte qu'on ne veut pas marcher avec les boiteux.